JULIAN KLACZKO

UNE

ANNEXION D'AUTREFOIS

L'UNION DE LA POLOGNE ET DE LA LITHUANIE

PARIS
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG
16, RUE DE TOURNON, 16

1869

UNE

ANNEXION D'AUTREFOIS

Paris. — Typ. de Rouge frères et Comp., rue du Four-St-Germ., 43.

JULIAN KLACZKO

UNE

ANNEXION D'AUTREFOIS

L'UNION DE LA POLOGNE ET DE LA LITHUANIE

PARIS
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG
16, RUE DE TOURNON, 16

1869

UN HISTORIEN CONTEMPORAIN

UN HISTORIEN CONTEMPORAIN

L'an passé, le 18 janvier 1868, s'éteignait dans une ville lointaine, — au pied des Carpathes, — après une vie de longs labeurs et de longues épreuves, un érudit, un écrivain de premier ordre dont il est impossible de rappeler la mémoire sans l'accompagner d'un douloureux *habent sua fata!*... Il a doté son peuple d'œuvres profondes et charmantes, il a su lui retracer ses siècles de splendeur avec un génie merveilleux; sous ses

mains, l'histoire nationale a complétement changé de face, elle est devenue lumineuse, pleine d'expression et de vie. Placé dans des conditions autres et moins décevantes, citoyen d'un pays indépendant et libre, cet homme d'un grand talent et d'un grand cœur aurait pu prétendre aux dignités et aux honneurs, aurait facilement atteint la considération et la fortune : du moins la renommée et le retentissement n'auraient point certes manqué à ses travaux d'une science et d'un art également consommés... Mais il naquit sous un ciel inclément, sur une « terre de tombeaux et de croix, » chez une nation qui n'a point de patrie, et il eut pour partage la souffrance, le dévouement et l'obscurité... Cette théorie des *milieux*, dont abuse si étrangement de nos jours une certaine école littéraire, elle pourrait bien trouver dans la circonstance son application légitime, poignante même : il est vrai que là encore le problème serait loin de constituer une simple question de climat et d'influences matérielles; il serait toujours, il serait surtout une question morale, une question de liberté.

Né en Galicie, dans la Pologne autrichienne,

Karol Szajnocha [1] connut de bonne heure, dès l'âge de dix sept ans, le cachot et les chaînes... Qu'on veuille bien nous pardonner d'entrer à cette occasion dans quelques détails ; les détails ici peignent les effroyables destinées de plusieurs générations, ils caractérisent tout un régime, — ce régime « paternel » de la vieille Autriche qui déjà commence à s'effacer dans les mémoires, et que certains esprits forts et désabusés du présent se donnent même parfois l'air de vouloir regretter... Il arriva donc qu'un soir, en 1834, pendant une représentation au théâtre de Léopol, des vers « incendiaires » furent lancés dans le parterre, et que les soupçons de la police se portèrent sur un adolescent, un étudiant. Elle l'arrêta, et ne négligea pas non plus de saisir tous ses papiers. La fatalité voulut que ce jeune homme, comme tant d'autres à son âge, eût rêvé de composer une tragédie, un drame, que, comme tant d'autres aussi, il ne fût parvenu à jeter sur le papier que les noms des personnages de l'œuvre méditée ; il n'avait pas même été complétement satisfait de

[1] On prononce Cheynoha.

son premier jet, et il avait remanié à plusieurs reprises ces noms des personnages en les consignant sur des feuilles éparses. Avec sa sagacité ordinaire, la police autrichienne devina dans ces feuilles « des listes de conjurés, » et comme le nom de *Paul* (le héros du drame si peu avancé) se trouvait à la tête de chacune de ces « listes, » elle conclut judicieusement que c'était là le chef de la conspiration; elle fit surtout passer au crible de ses recherches et de ses persécutions les « individus suspects » qui répondaient au nom de Paul ou à ses dérivés; un écrivain distingué, Zegota Pauli, dut à ce génie de combinaison une captivité de dix-huit mois. Quant au malheureux détenteur des « listes, » quant au pauvre étudiant qui ne comptait que dix-sept printemps et qui avait rêvé une tragédie, il eut les mains et les pieds chargés de fers, il fut jeté dans un cachot sombre, humide, suintant, horrible, et il y demeura deux ans. « Des têtes comme celle de votre fils, il faut les *aplatir !* [1] » dit un jour le délégué du gouvernement paternel, M. Kriegk, à la mère éplorée qui

[1] Solche Kœpfe muss man *drücken*.

lui demandait la mise en liberté de son Karol ou du moins sa mise en jugement. Comment s'y priton pour *aplatir* cette tête d'enfant? Nous l'ignorons, et dans l'œuvre de Szajnocha nous n'avons trouvé qu'une seule page qui fasse allusion à cette douloureuse époque. C'est une pièce de vers (le grand historien n'a jamais complétement renoncé à la poésie); elle porte la date de 1848 et a trait à la guerre de Hongrie, à laquelle la jeunesse polonaise prenait alors une part si active sous les drapeaux de Bem et de Dembinski. Dans des strophes émues, touchantes, l'ancien prisonnier remercie Dieu, le dieu des batailles, d'avoir enfin ouvert à ses compatriotes, à ses compagnons, un champ d'honneur véritable où ils pourront lutter franchement, loyalement et à la face du ciel; il félicite ses frères de rencontrer enfin des combats autres que ceux du passé, des combats publics, bruyants, rapides, — rapides surtout, « car il fut long, ô mes frères, il fut bien long le combat d'autrefois, le combat sourd dans le cachot souterrain, où pour toute arme nous n'avions que le signe de la croix, pour tout bouclier le mépris des tortures, pour toute musique le cliquetis de nos chaînes, et

pour tout laurier la moisissure de notre fosse ! » Le dernier vers emprunte une énergie sinistre à la circonstance que c'est dans les humidités du cachot que Szajnocha avait contracté la maladie terrible qui le rongea jusqu'à la mort, qui finit même par le rendre aveugle et « le séparer des vivants bien avant qu'il ne fût séparé de la vie »

Au bout de deux ans de *carcere duro*, le dangereux détenteur des « listes » fut enfin relâché, mais avec le bénéfice de la formule meurtrière, « faute de preuves. » Dans le langage du régime paternel, cette formule interdisait au « libéré politique » toute école, tout emploi public, toute profession libérale. A l'âge de vingt ans, Szajnocha n'avait plus d'avenir, voyait toute carrière fermée devant lui, — et il était pauvre, et il était brisé de corps, et il avait une vieille mère à nourrir ! Il fit comme il put, tout ce qu'il put pour gagner la vie de deux êtres : il donna des répétitions, il courut le cachet, il fut correcteur dans une imprimerie, — il rédigea un journal de modes ! Depuis sa sortie de prison jusqu'à une vieillesse bien prématurée, pendant tout un quart de siècle, — *grande mortalis vitæ spatium*, — le « li-

béré politique » eut ainsi à livrer chaque matin son combat pour le pain quotidien[1]. Ajoutez à cela l'infirmité chronique due au séjour souterrain, aux « moisissures de la fosse, » infirmité atroce qui ne lui laissait presque jamais de répit et qu'exprime si bien un mot d'une lettre intime, navrant dans sa trivialité. « Avez-vous jamais connu le mal de dents? écrivait à un ami le pauvre perclus. Eh bien, ce mal de dents, je l'ai dans mes bras, dans mes jambes, dans mes côtes, dans chacun de mes os ; il *gambade* à travers tout mon corps... » Et c'est au milieu de privations, de

[1] La vente des ouvrages de Szajnocha était prohibée dans la plus grande partie de la Pologne (la Pologne russe), et les honoraires durent par conséquent se proportionner à l'exiguïté du marché. Pour son *Histoire de Boleslas le Grand* (un chef-d'œuvre), il reçut de l'éditeur *cent vingt-cinq francs* (50 florins), et il s'en montra heureux et reconnaissant !... Les dernières années de Szajnocha furent toutefois à l'abri de la gêne. Nommé lieutenant de l'empereur à Léopol, le comte Goluchowski trouva le moyen d'éluder l'interdiction qui continuait de peser sur le libéré politique, en lui accordant, « à titre provisoire, » une place modeste, mais suffisante pour ses besoins, la place de sous bibliothécaire à l'institution Ossolinski. C'est là un des nombreux titres de l'ex-gouverneur de la Galicie à la reconnaissance du monde lettré et de tous les hommes de bien.

douleurs et de misères pareilles que la tête *aplatie* par M. Kriegk fit des études vastes et approfondies, conçut des œuvres belles et durables; c'est dans de telles conditions que l'interdit de toute profession libérale devint le plus grand ou plutôt le seul grand historien de la Pologne contemporaine, — son Augustin Thierry! Rien en effet ne rappelle plus le génie de l'éminent maître français, que l'art merveilleux avec lequel Szajnocha savait reconstruire les âges anciens, rendre l'éclat et la vie à des époques reculées et effacées, profiter d'un mot dans une chronique ou dans un document pour donner à son tableau une couleur locale saisissante. Hélas! c'est encore par un autre côté que l'historien des Piasts et des Jagellons fait penser au grand peintre des Mérovingiens... L'infirmité que lui avait donnée la prison, ce mal chronique qui fut le tourment incessant de sa vie, ce mal, après avoir longtemps « gambadé » à travers tout son corps, il finit par se fixer, il élut son siége dans les organes visuels, que les ténèbres envahirent lentement. Comme Augustin Thierry, Szajnocha passa le déclin de sa vie dans une cécité complète; comme lui aussi, il

demeura attaché à ses études malgré cette calamité effroyable, et il continuait à percer la nuit du passé d'un regard fermé à jamais aux clartés du jour. Une épouse jeune, courageuse, admirable de dévouement, devint alors son ange tutélaire et sa « muse. » A l'approche de la catastrophe, elle avait pris ses mesures, et au moment opportun elle se trouva déjà en savoir assez sur les langues classiques, les langues slaves et la paléographie, pour pouvoir faire des lectures au savant aveugle, recueillir des notes et le remplacer dans les recherches. La dernière et peut-être la plus remarquable des compositions de Szajnocha (*Deux ans de notre histoire*) est due en entier à cette collaboration touchante où l'intelligence de l'homme fut servie par les yeux et par les mains d'une femme.

Habent sua fata! ou, pour penser plus chrétiennement, disons avec le *poète anonyme :* « Dieu a voulu que le même esprit de civilisation qui s'est revêtu de toutes les pompes de la gloire, du succès et du bien-être à une extrémité de l'Europe, fût forcé à l'autre de passer à travers toutes les épreuves du sacrifice, toutes les saintetés du dé-

vouement et les inébranlables enthousiasmes du martyre... [1]. » Il ne connut ni la gloire, ni le succès, ni le bien-être, cet historien éminent, complétement ignoré à l'étranger, et dont on a cru devoir évoquer du moins le nom à la tête d'une étude qui s'est inspirée d'une de ses œuvres les plus charmantes et les plus estimées. L'alliance de la Pologne et de la Lithuanie est un souvenir cher entre tous à une nation qui ne vit plus presque que de souvenirs, et Szajnocha lui a consacré quatre beaux volumes [2]. Le pacte conclu à Horodlo et ratifié depuis à Lublin a eu une place importante dans l'histoire de tout une moitié de l'Europe, dans l'histoire du monde slave; il a subsisté pendant cinq siècles, et il subsiste encore aujourd'hui dans la conscience de tout un peuple, dans la foi des « générations

1 Lettre à M. Guizot, 1847. — Voyez notre étude dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1862 : *La Poésie polonaise au dix-neuvième siècle* et *le Poëte anonyme*.

2 Karol Szajnocha, *Hedvige et Jagello*, 4 vol., 2e édition. Léopol, 1866. On n'a pas négligé toutefois de consulter les auteurs qui ont traité le même sujet (Voigt, Narbutt, Caro, etc.), ainsi que les chroniques et documents de l'époque.

posthumes nées d'une mère assassinée; » à ce titre seul, il mériterait déjà d'être connu avec plus amples détails. Dans un temps d'ailleurs où la fatale maxime du *compelle intrare* semble passer de l'église à l'empire, où la violence, la ruse et la fourberie s'ingénient à forger des unités mensongères, et, Dieu le veuille! éphémères, il peut ne pas être sans intérêt de voir comment se forma et se consolida entre deux peuples une union toute volontaire et libre, union mémorable qui, cimentée encore tout dernièrement par le sang versé à Varsovie et à Wilno, remonte par ses origines dans le moyen âge, dans ces temps ingénus et barbares qu'on nomme le XIVe siècle.

LES DERNIERS PAIENS DE L'EUROPE

CHAPITRE PREMIER

LES DERNIERS PAIENS DE L'EUROPE

Le monde au XIVe siècle. — La dernière limite de l'extrême Occident. — Un pays sans soleil. — Les *Sarrasins du nord*. — Mœurs, religion et civilisation des Lithuaniens. — Les deux fils de Gédimin. — Desseins politiques d'Olgerd. — Vie chevaleresque de Keystut. — Avénement de Jagello.

Le monde paraît bien petit dans ce XIVe siècle, ce n'est encore qu'un fragment du globe, et, comme eût dit Pascal, un raccourci de planète. Tout un hémisphère demeure ignoré jusque dans son existence ; l'Asie se dérobe dans un nuage de fables et de terreur, l'Afrique ne déroule aux regards que ses côtes baignées par la Méditerranée,

et l'Europe elle-même, l'Europe civilisée et chrétienne, ne s'étend guère que des rivages de l'Atlantique jusqu'aux bords de la Vistule. Une bulle du pape Innocent VI, de l'année 1356, désigne le royaume de Pologne comme la dernière limite de l'extrême Occident, *in finibus christianitatis, in frontario infidelium.* Au-delà de ce royaume et de son fleuve, la Vistule, on entrevoyait des contrées vagues, fermées à la lumière de l'Évangile, presque autant fermées à la clarté du ciel : on y constatait un phénomène qui de nos jours n'est connu que dans les régions boréales. « En Lithuanie, dit le grave chroniqueur du temps, Dlugosz, la durée de l'hiver est de dix mois ; le soleil luit alors bien bas à l'horizon et pour quelques heures seulement; mais en revanche pendant les deux derniers mois il reste fixé au firmament, et ne laisse point arriver les crépuscules de la nuit. » C'est que l'homme n'avait encore rien fait pour changer sous ces latitudes les conditions d'un climat rigoureux, et que la terre y était demeurée « telle qu'elle sortit le premier jour des mains du Créateur, » terre inculte, inhospitalière, couverte de landes « nourricières des chevaux, » de lacs et de forêts immenses. Un voyageur français du siècle suivant, Gilbert de Lannoy, comparait les lacs lithuaniens à des « mers véritables ; » quant aux forêts, les écrivains contemporains renoncent à en faire comprendre l'étendue et la sublime horreur : c'étaient des forêts vierges, inexplorées, comme en devaient rencontrer plus tard les compagnons de Colomb dans un nouvel hémisphère. La Lithuanie de nos jours garde encore aux environs de Grodno comme une image de son antique passé dans cette fameuse forêt de Bialowiéz, que la croyance populaire proclame « insondable comme l'Océan, » et au milieu de laquelle, derrière les brouillards impénétrables, elle place une cité mystérieuse, un Éden étrange, la walhalla du règne animal. Là, dit la légende, vivent paisibles les premières paires de toutes les espèces répandues sur la terre; de là aussi sortent tous les jeunes animaux à la recherche des aventures et des combats; là également ils s'empressent de revenir lorsqu'ils sont blessés par le chasseur ou quand ils sentent approcher leur fin. « L'ours qui a mangé ses dents et le cerf dont les jarrets fai-

blissent, le corbeau qui commence à blanchir, le faucon quand il a perdu la vue, et l'aigle dont le bec tordu par la vieillesse ne s'ouvre plus à la pâture, tous ils regagnent la patrie qu'ils avaient quittée au printemps de leur vie : l'oiseau y dépose ses plumes et le quadrupède son poil... »

Au milieu de ces steppes, de ces lacs et de ces forêts campait un peuple qu'à un premier aspect on serait bien tenté de rapprocher de ces tribus indigènes de l'Amérique dont le brillant Hepworth Dixon vient de nous donner encore tout dernièrement une nouvelle et saisissante peinture, et les buffles sauvages, les *zubry*, qui parcouraient alors ces contrées en troupeaux innombrables [1], semblent ajouter ainsi un trait de plus à la ressemblance. Établis depuis les temps les plus reculés sur les bords du Niémen et de la Wilia, les adorateurs farouches de Perkunos, les « Sarrasins, » comme les appelaient les écrivains du moyen âge (*Sarraceni dicti Lithuani*), menaient encore au

[1] La forêt de Bialowiéz en garde encore de nos jours de rares spécimens, inconnus du reste de l'Europe. D'ailleurs, le *zubr* de la Lithuanie est beaucoup plus grand et plus fort que le bison de l'Amérique.

XIVe siècle l'existence des pasteurs nomades. Ils ne remuaient que rarement le sol aride et ingrat de leur charrue de bois, — l'emploi du fer leur inspirait une répugnance superstitieuse, — ils vivaient de la chasse et de la pêche, et l'hydromel recueilli dans les ruches abondantes du pays causait parmi eux autant de ravages que le fait parmi les Hurons et les Sioux l'eau-de-feu des faces pâles. C'est aussi au wigwam du Huron et du Sioux que fait penser la *numa* lithuanienne, la tente de bois que dressait de temps en temps le pasteur pour abriter « son bétail et sa famille, » et la femme y apparaît dans l'humble condition de la *squaw*. Dégradée par la polygamie, elle est l'esclave résignée d'un maître despotique qui la vend à son gré et tue ses enfants ; elle partage ses plus rudes travaux et l'accompagne à la guerre. La guerre était après la chasse la grande préoccupation des habitants de la *numa*. A la voix de leurs princes, sur l'ordre transmis par le *cywun* (staroste, castellanus), ils accouraient vêtus de peaux de mouton aux poils retroussés, armés de leurs arcs, les carquois bien munis de flèches empoisonnées. A l'exemple des Tatares, ils empor-

taient avec eux des outres remplies de lait de cavale ; comme les Tatares aussi ils traversaient les fleuves à la nage en s'attachant à la queue de leur monture.

Ce n'étaient pourtant ni des Tatares ni des Peaux-Rouges que ces ancêtres de Kosciuszko et de Miçkiewicz ; ils appartenaient à la noble et glorieuse race âryenne, et, dans la langue qu'ils parlaient au XIVe siècle et que parlent encore à l'heure qu'il est les pauvres paysans des vallées du Niémen et de la Wilia, la philologie comparée constate avec un intérêt légitime l'idiome européen le plus rapproché du sanscrit primitif, du sanscrit du *Rig-Véda*, plus rapproché que le gothique, le celtique ou la langue d'Homère et d'Eschyle ! Et de même dans les « hideuses superstitions » que les pieux écrivains du moyen âge ne cessent de déplorer chez les « Sarrasins du nord, » dans ce panthéisme exubérant et touffu qui prêtait un génie particulier, une divinité distincte à toute chose, — au printemps, à l'hiver, à la chasse, à la *numa*, au lin et au chanvre, aux abeilles et aux fleurs, — il est aisé de reconnaître ce culte des forces et des phénomènes de la na-

ture qui est le fonds commun des idées religieuses chez les différents peuples âryens. Quelques historiens ont également essayé de rapprocher du *trimurti* indien les trois suprêmes divinités de la Lithuanie (Perkunos, Potrimpos et Poklus), qui semblent en effet symboliser les mêmes principes de la création, de la conservation et de la destruction que personnifie la fameuse trinité de Brahma, de Vichnou et de Siva. On aurait tort cependant, croyons-nous, de trop insister sur cette similitude, car le *trimurti* est une conception toute brahmanique, très-postérieure par conséquent à l'époque où s'accomplit la grande dispersion des Aryas ; mais l'Agni (*ignis*) des hymnes védiques reparaît d'une manière incontestable dans le *Znicz* auquel les Lithuaniens élevaient des autels en tout lieu, dans leurs forêts, sur leurs montagnes, dans leurs temples, et dont la flamme éternelle était toujours gardée par des vestales, « des vierges chastes depuis le berceau jusqu'à la tombe. » Une organisation sacerdotale puissante répondait naturellement à un système religieux qui divinisait tous les phénomènes et embrassait toutes les minuties de la vie. Au-dessous d'un grand pontife

(un *kriwé kriweïto*) venait s'échelonner une nombreuse hiérarchie de prêtres aux classements et aux fonctions multiples ; au dernier rang apparaissent les bardes, dont la science et la vocation participaient également du sacré et du profane. Il n'y avait en effet ni fête de famille ni réunion joyeuse sans que le *waïdelote* vînt célébrer la gloire des ancêtres et les grandes actions des temps passés. Arrachés à la patrie, captifs sur la terre étrangère, ces pauvres rapsodes continuaient à exercer leur métier avec une fortune diverse. Dans un épisode célèbre de son *Waltenrod*, Miçkiewicz introduit ainsi à un banquet des chevaliers teutoniques de Marienbourg un waïdelote aveugle qui égaye la compagnie de ses sons rauques et étranges. Un seul comprend son chant, le grand-maître lui-même, et c'est de lui seul aussi que le barde demande à être compris, car il a élevé ce grand-maître, il connaît son origine lithuanienne, que tout l'ordre ignore, et il salue en lui le futur vengeur de la patrie opprimée ; — il continue donc de chanter, tandis que les chevaliers continuent de rire et que les pages espiègles l'accompagnent dérisoirement en sif-

flant dans des noix creuses... La scène est originale et pathétique à coup sûr, mais on ne se douterait guère que le poète en empruntait les traits pittoresques à un récit du temps, à un chroniqueur de l'ordre. « Un prisonnier lithuanien, un prêtre, dit le chroniqueur, vint aussi chanter au festin, et crut faire merveille en comparant notre grand-maître au grand weïdawut. Les chevaliers ne comprirent rien au langage barbare du pauvre diable, et pour récompense ils lui envoyèrent plaisamment une coupe remplie de noix creuses... »

D'ailleurs, et à mesure qu'on avance dans l'étude, on trouve à ces adorateurs de Perkunos des qualités et des vertus bien surprenantes, et on est forcé de leur reconnaître un degré de civilisation que ne laisserait point soupçonner le nom de « fils de Baal » dont les gratifiait l'esprit chrétien du temps [1]. Le dirons-nous ? ce Lithuanien ondoyant et divers, tel qu'il se révèle à nous au XIVe siècle, tel qu'il éclate dans les compagnons

[1] *Chronicon filiorum Belial* de l'énigmatique évêque Christian.

d'Olgerd et de Keystut, ce Lithuanien à la fois sauvage et chevaleresque, fanatique et tolérant, pasteur nomade et constructeur de grandes villes, habitant de la *numa* grossière et initié à tous les raffinements de l'Occident, — il finit même par prendre à de certains moments des proportions inquiétantes, fantastiques. On craint d'avoir affaire à un être de fiction, à une espèce de Chactas de l'*Atala*, ce Chactas introuvable qui compte les années par les chutes des feuilles, mange des jambons d'ours, et qui néanmoins connaît les tragédies de Racine, les oraisons funèbres de Bossuet, — et a même soupé chez Ninon !... Heureusement que pour croire à l'existence réelle des compagnons d'Olgerd et de Keystut nous avons quelque chose de mieux que l'œuvre d'imagination d'un poétique rhéteur : nous avons les dépositions irrécusables des contemporains, des témoins oculaires, et, qui plus est, des ennemis. On ne saurait méconnaître l'esprit tolérant de ces grands-ducs lithuaniens qui, tout en demeurant très-attachés à la foi nationale et en sévissant avec une rigueur extrême contre les missionnaires franciscains, permettaient cependant

à leurs épouses, des princesses slaves, d'adorer publiquement la croix et de célébrer le culte chrétien dans les châteaux de Wilno et de Troki. « Lorsque nous entrâmes dans la chapelle du château, raconte un chroniqueur, il y avait de grands offices ; toutes les dames de la cour étaient réunies sous le portique que couvrait un filet vert derrière lequel elles apparaissaient comme des ombres légères. » Cette cour, ces châteaux, les splendeurs de Wilno et de Troki dont parlent à l'occasion les écrivains du temps, ce sont là aussi autant d'indices d'une culture et d'un développement supérieurs. Ce n'était pas non plus un ramassis de tribus sauvages qu'une nation qui envoyait des ambassades à la cour d'Avignon, à l'empereur, et qui concluait des traités de commerce avec l'Angleterre. Enfin il est difficile de refuser le génie politique à un peuple qui, serré de tous côtés par des ennemis redoutables, sut résister aux chevaliers teutoniques, refouler les Tatares, faire des incursions incessantes en Pologne, et au sud étendre ses conquêtes jusqu'au delà de Kiew.

On dirait que la Providence a voulu honorer le

paganisme lithuanien au moment de sa chute, en lui donnant pour derniers représentants les deux fils de Gédimin, les deux frères Olgerd et Keystut [1], si renommés dans l'histoire du nord européen, si unis entre eux et dans l'amour de la patrie, et qui, par le contraste même de natures diverses, offrent un ensemble si harmonieux et si charmant. « Il n'y a pas certes de plus beau témoignage pour le grand cœur de ces deux païens, dit un historien allemand récent [2], que l'éloge unanime que font d'eux leurs adversaires les plus implacables. » Tout en maudissant dans le grand-duc Olgerd l'envahisseur de leur pays, les annalistes russes du temps ne laissent pas de rendre hommage à la « sagesse » de ce prince « taciturne. » — « C'est, lisons-nous dans la relation d'un envoyé de l'ordre teutonique, c'est un homme de taille moyenne, au visage long, au front légèrement chauve, à la barbe blonde, mais déjà grisonnante; ses sourcils hérissés sont tempérés par un regard bleu et doux. Il a une voix très-agréable à l'oreille, monte admirablement à cheval; mais en marchant il boite du pied droit, c'est pourquoi il s'appuie ordinairement sur une canne ou sur un petit page. Il comprend très-bien notre langue et la parle même; mais dans ses entretiens avec nous il s'est toujours servi des interprètes. » Il se servait parfois aussi d'un langage en action et en images. Aux ambassadeurs d'un prince slave qui un jour vinrent lui déclarer la guerre pour l'automne prochain, *après le printemps vermeil, après l'été silencieux*, il répondit, tirant un briquet de sa poche et en allumant un morceau d'amadou : « Votre maître, vous le voyez bien, trouvera du feu en Lithuanie pour se chauffer dans l'automne; mais avant l'été silencieux, avant le printemps vermeil, je lui ferai ma visite de Pâques, et nous casserons un œuf bénit!... » Un autre jour, il se montra soudain avec une armée sur les hauteurs de Moscou alors qu'on le croyait anéanti et que les églises du Kremlin célébraient bruyamment sa prétendue défaite; il se laissa fléchir par les prières du grand-duc Dimitr et n'entra point dans la capitale, mais au moment de lever le camp il tourna bride, éperonna son cheval, cou-

[1] On prononce Guédimine, Olguérd. C'est de cette ligne de Gédimin que descendent les princes Czartoryski.

[2] Jacob Caro, *Geschichte Polen's*, t. II, p. 468.

rut au galop vers la porte de la ville et y brisa sa lance. « Kniaz Dimitr Ivanovitch, dit-il, souvenez-vous toujours que la lance lithuanienne est venue frapper à la porte de Moscou... » Le pittoresque toutefois ne paraît chez Olgerd que comme l'ornement discret d'un esprit sérieux et pratique par excellence. Grand justicier et protecteur zélé du culte national, il recherche cependant les relations politiques et commerciales avec les états chrétiens, avec l'Allemagne, avec l'Angleterre ; son génie éclate surtout dans la direction qu'il s'efforce de donner à l'ardeur belliqueuse de son peuple. Il laisse volontiers à son frère cadet Keystut le soin de harceler les Mazoviens et de défendre la frontière de l'est contre l'ordre teutonique ; pour lui, c'est vers l'ouest ou le sud que tendent constamment ses vues et ses expéditions guerrières. Maître de Kiew, de Smolensk et de Twer, il aspire à la conquête de la Crimée, il veut ouvrir un débouché à ses états continentaux, s'emparer de la mer Noire... La Pologne et la Lithuanie expient aujourd'hui cruellement la faute immense, incalculable, d'avoir négligé, sous les Jagellons et les Wasa, la voie que leur traça

au XIVe siècle la pensée du grand prince « taciturne. »

Olgerd est la « sagesse » de la Lithuanie païenne, comme Keystut en est la poésie, le héros légendaire demeuré cher à l'imagination du peuple, exalté par les *daïnos*[1], presque autant exalté dans les chroniques arides de ses ennemis. Spectacle étrange! pour l'Europe chrétienne, le XIVe siècle marque déjà la fin de l'esprit chevaleresque et romanesque qui l'avait si longtemps animée, guidée ou égarée : la dernière heure des croisades avait sonné depuis la prise de Saint-Jean-d'Acre, et si le Vénitien Sanuto prétend encore en 1321 révéler des « secrets » aux fidèles de la croix (*secreta fidelium crucis*), leur indiquer les moyens de conquérir le tombeau du Christ, ce ne sont plus que des secrets d'économie politique, un blocus commercial et maritime contre l'Egypte! Le XIVe siècle, c'est déjà l'avénement du légiste et du fisc, c'est l'époque

[1] Les *daïnos* sont les chants populaires lithuaniens. On en a plusieurs recueils faits par MM. Rheza, Jucewicz et d'autres.

inaugurée par le soufflet de Nogaret et par le bûcher des Templiers. Les plaintes sont générales alors sur la corruption du temps et la disparition des vertus qui brillaient jadis au front d'un Godefroy et d'un Richard Cœur de Lion. « L'honneur diminue et la honte augmente, dit Peter Suchenwirt, ce poète favori de Guillaume d'Autriche, le *minnesænger* célèbre qui eut, comme nous le verrons bientôt, son petit rôle et son grand mot dans la déconfiture de son maître à Cracovie. La pudeur et la décence dépérissent, la trahison trouve un nombreux cortége, la vérité a la langue malade, la bienfaisance souffre du bras, et la fidélité de la jambe ; la justice est toute moulue de coups et a les reins cassés. Les chevaliers pratiquent la simonie et l'usure, gâtent le métier des juifs, et l'amitié se dérobe lorsque vient l'heure de l'épreuve.... » Eh bien ! c'est au milieu de ce XIVe siècle et dans un pays de forêts vierges, c'est sous « un ciel sans soleil, » et chez un peuple sauvage et nomade, qu'un adorateur de Perkunos, un « enfant de Baal » fut le type accompli du chevalier chrétien, — moins la foi, — réunit en lui les vertus d'un paladin de la Table-Ronde,

et ne vécut que pour « l'amour, pour le combat et pour l'honneur ! » Il eut son aventure amoureuse aussi originale et piquante que pourrait la rêver de nos jours l'imagination d'un romancier : il arracha une prêtresse aux autels du dieu Znicz, et fit sa femme de Biruta, la vestale ; mais il l'entoura d'un respect, d'une affection qui désarmèrent à la longue la colère d'un peuple profondément blessé dans sa foi, et depuis les *daïnos* n'ont plus gardé à Biruta que le souvenir de son tendre dévoûment et de sa fin lamentable. Les combats, Keystut les aimait pour eux-mêmes, pour les émotions qu'ils procuraient, pour les qualités qu'ils faisaient briller. Que de fois ne fut-il pas fait prisonnier, grâce à l'ardeur qui l'emportait et le poussait toujours au plus fort et au plus sanglant de la mêlée ! Que de fois aussi, dans ses nombreuses captivités, ne dut-il sa délivrance qu'à l'admiration qu'il sut inspirer à ses gardiens, à ses geôliers ! Après huit mois de captivité chez les chevaliers teutoniques, il s'échappa un jour dans le costume de l'ordre (le fameux manteau blanc avec la croix noire) sur le cheval même du grand-maître ; mais il eut soin de renvoyer le

cheval avec des excuses aussitôt qu'il fut arrivé à la frontière. On croirait presque avoir devant soi quelque roman de Lancelot ou d'Aimon lorsqu'on lit dans les chroniques des moines allemands les prouesses du frère d'Olgerd, « le prince de Troki; » on y rencontre des traits et des scènes qui font penser à la *Gerusalemme*, ou qu'on regrette de ne pas retrouver parmi les terzines de Torquato. Quel tableau, par exemple, que cette prise de Johannisbourg, ainsi que nous la retrace la plume sobre et sèche d'un écrivain moine! Surpris dans une attaque nocturne, les chevaliers de la garnison avaient mis bas les armes; vêtus de leurs manteaux blancs avec la croix noire, ils sont tous réunis dans l'étroite cour de la forteresse, qu'éclairent des flambeaux aux lueurs fumeuses et rougeâtres. Tout autour, les vainqueurs dans leurs peaux de mouton aux poils retroussés, les arcs et les flèches dans leurs mains, poussent des cris de vengeance sauvage; les *kriwés,* les prêtres de Znicz, demandent des sacrifices humains pour leur dieu tant de fois outragé. Le malheureux commandant de la garnison s'avance, c'est le *comthur* Othon, un vieillard à la barbe blanche et

à la jambe de bois : « Fils de Gédimin, je suis prêt à mourir, mais grâce pour mes compagnons! » Le fils de Gédimin lui prend la main : « Choisis quatre de tes compagnons qui te sont le plus chers et quitte la ville en liberté; quant aux autres, ils auront tous la vie sauve, c'est Keystut qui l'a dit... » La parole de Keystut, amis et ennemis savaient bien qu'elle était sacrée, et « qu'il n'estimait rien au-delà de la bravoure, si ce n'est l'honneur. » — « Keystut, ainsi s'exprime un chroniqueur de l'ordre, aimait avant toute chose la gloire et la vérité. Toutes les fois qu'il méditait une expédition contre nous, il en prévenait loyalement notre grand-maître, et il ne manquait jamais de venir après un tel avertissement... » Disons-le cependant, le dernier et grand historien de ces luttes, l'auteur de ***Hedvige et Jagello***, Karol Szajnocha, ne partage pas complétement, à l'égard du frère d'Olgerd, l'admiration exaltée qu'avaient pour lui ses contemporains : il lui tient rigueur de son esprit peu politique, d'une vie entièrement vouée aux prouesses et aux aventures; il lui trouve la tête toujours trop jeune, légère et légèrement folle. Tête folle,

nous le voulons bien, mais cœur si droit et âme si loyale ! Nature noble, chaleureuse et charmante, et à laquelle ne devait pas manquer non plus « ce je ne sais quoi d'achevé » que donne à une vie d'héroïsme une mort émouvante et tragique ! On est quelque peu étonné de trouver un historien polonais, un poète, aussi sévère pour le prince de Troki, qui fut bien le Saladin de ces « Sarrasins du nord. » — « Il fut, nous dit-il, le zélateur tardif d'une religion écroulée, de cette religion de la chevalerie, jadis puissante, mais qui alors allait déjà en s'affaiblissant et était destinée à périr. » Soit; mais toute croyance, toute foi, tout grand mouvement d'idées a ainsi eu ses *tard-venus* comme ses précurseurs, et parfois les uns ne sont pas moins respectables et moins touchants que les autres. L'historien polonais est-il bien sûr que le peuple qu'il aimait tant, le peuple polonais, ne soit, lui aussi, par quelque côté, le Keystut du XIXe siècle, le zélateur tardif d'une grande foi qui s'écroule, — la foi aux causes justes, au dévoûment, au sacrifice ?... Pardonnons à un enfant des forêts vierges d'avoir, dans une époque encore si rapprochée

des Godefroy et des Cœur de Lion, cru un peu follement à cette religion de l'honneur qui a fait des miracles dans les siècles de foi, et qui plus tard même, alors qu'elle ne fut plus qu'une superstition, a bien mérité encore de la noblesse et de la dignité humaines !...

Ce qui est vrai, et ce que démontre supérieurement l'auteur de *Hedwige et Jagello*, c'est que ni l'esprit chevaleresque de Keystut, ni même l'esprit politique d'Olgerd ne pouvaient, au XIVe siècle, préserver le royaume de Gédimin d'une ruine prochaine et fatale. Déjà l'existence de ce royaume devenait de plus en plus précaire à mesure que grandissaient les états voisins. Serré de tous côtés par les Polonais, les chevaliers teutoniques, les Moscovites et les Tatares, « l'arc toujours tendu vers les quatre coins du ciel fois, » le peuple peu nombreux des Lithuaniens portait au milieu même de la fortune prodigieuse que lui avait créée une série remarquable de princes intelligents et despotiques, le vague sentiment de sa fin. La question poignante des tribus indigènes de l'Amérique, la question d'émigrer, de chercher une nouvelle patrie, une terre

moins disputée, les habitants de la *numa* se la posaient plus d'une fois au moment des grandes crises, et il n'est pas jusqu'à leurs triomphes, jusqu'à leurs conquêtes éclatantes qui n'aient eu quelque chose de cette activité fiévreuse que donne une gageure contre l'impossible. Le mal du dedans toutefois était bien plus grand encore que celui du dehors. L'aspect brillant du grand-duché au XIVe siècle, les vertus et les exploits d'un Olgerd et d'un Keystut ne doivent pas nous faire illusion sur la condition morale du pays, sur le déplorable état dans lequel il se trouvait à l'intérieur. Cet état, il était basé sur la polygamie et l'esclavage, les deux éternels fléaux de toute société païenne. Il est inutile de parler de la polygamie : on en connaît les influences funestes; mais « l'esclavage organisé » tel que nous le présente le royaume de Gédimin est un des spectacles les plus tristes de l'abaissement humain. Ce n'est pas seulement par le fait de la naissance ou de la captivité qu'on y était esclave : l'homme libre, lui aussi, le devenait sur l'arrêt du souverain, ou lorsqu'il ne pouvait acquitter ses impôts, ses dettes, ou lorsque la

faim le forçait de se vendre volontairement à un autre. Le propriétaire de ces esclaves, l'homme de guerre, le *boyar*[1] n'était lui-même que l'esclave du prince : sans le consentement du souverain, il n'avait la liberté ni de marier sa fille, ni de vendre ou d'aliéner la moindre parcelle de son bien, ni de laisser son héritage à ses fils. La femme qu'il achetait, ses enfants, sur lesquels il avait droit de vie et de mort, étaient bien sa propriété, « sa chose, » et il pouvait les vendre pour payer ses dettes; mais lui-même il était sous la tyrannie du grand-duc. Qu'il est effroyable, le tableau que nous retrace de cette tyrannie un contemporain, Æneas Sylvius, celui qui depuis fut le pape Pie II! Il nous montre un de ces grands-ducs (un des meilleurs) chevauchant toujours avec son arc tendu et abattant de ses flèches tout homme qui encourt sa colère, — *carnifex sanguinarius!* Plus d'une fois le sang coule pour le simple amusement du prince; souvent aussi le « coupable » est cousu dans une peau de bête et jeté aux ours qu'on élève exprès pour ces exécu-

[1] De *boy*, *woy*, *woyna*, guerre.

tions horribles. Un jour les Polonais qui accompagnaient le grand-duc Witold en Lithuanie assistèrent à une scène étrange. Le prince avait condamné deux malheureux à la mort; ils devaient se pendre eux-mêmes, et l'un des patients exhortait l'autre à faire vite. « Dépêchons-nous, le kniaz s'impatiente!... » Les fils d'un pays libre demeurèrent stupéfaits devant une pareille abjection dans la servitude. Deux siècles plus tard, les Polonais devaient encore éprouver le même sentiment à Moscou en voyant ce grand seigneur russe qui, empalé sur l'ordre d'Ivan le Terrible, ne cessa de crier pendant les vingt-quatre heures que dura son épouvantable supplice : « Grand Dieu, protégez le tsar!... » Ah! c'est que la servitude porte partout les mêmes fruits empoisonnés, dans la Rome élégante des césars comme dans les forêts vierges que hante le *zubr*, — et que ceux qui parlent de la morale indépendante ne se doutent guère à quel point l'âme humaine est avilissable!

Il n'y avait qu'un seul moyen de relever, dans la Lithuanie du XIV[e] siècle, les âmes flétries par l'esclavage et de leur donner le sentiment de la dignité, de la liberté : ce moyen, c'était la parole de l'Évangile, la civilisation chrétienne, qui pénétrait lentement dans ce « pays sans soleil. » Les moines franciscains y jetaient les semences sanglantes de leur martyre, et derrière le « filet vert » qui, dans les chapelles des princesses slaves, aux châteaux de Wilno et de Troki, séparait les femmes païennes du sanctuaire, plus d'un cœur adressait des prières clandestines au Dieu crucifié. D'ailleurs des esprits aussi intelligents que l'étaient la plupart des souverains de la Lithuanie ne furent pas sans s'apercevoir que leur pays ne saurait longtemps échapper à la foi nouvelle : un fleuve seulement, le Niémen, séparait ce pays de tout l'univers, et l'univers adorait le Verbe! « De l'autre côté du fleuve, comme s'exprime le poète, se dressait toujours le signe du rédempteur, haut, ferme, la tête couverte de nuages, et les bras étendus, menaçants. » Déjà vers le milieu du siècle précédent, un grand-duc, Mindowé, avait voulu embrasser le christianisme : la rapacité de l'ordre teutonique empêcha seule alors la conversion dès cette époque possible des enfants de Perkunos.

Depuis, plus d'un parmi les successeurs de Mindowé s'était arrêté à la même pensée, et il n'est pas jusqu'à Olgerd qui n'ait eu pendant son long règne des velléités semblables. Certes les deux fils de Gédimin étaient dignes d'entreprendre cette œuvre grande et salutaire, d'inaugurer sur le Niémen la nouvelle ère et le Nouveau Testament! «D'eux ou de certains princes baptisés, leurs contemporains, dit un historien allemand [1], il est encore permis de se demander lesquels avaient l'âme plus chrétienne! » On aimerait surtout à se figurer le prince de Troki unissant ainsi l'éclat du confesseur à celui du chevalier, ajoutant à tant de «folies» généreuses de sa vie héroïque la dernière et sainte folie de la croix. Il méritait bien, ce Keystut, qui «avant toute chose aimait la gloire et la vérité,» d'aimer aussi la vérité de l'Évangile et d'attacher à son nom la gloire impérissable de premier prince chrétien de la Lithuanie convertie. Cette gloire, toutefois, il ne devait point l'atteindre; «cette couronne, — pour parler avec le prophète de la Bible, — elle

[1] Jacob Caro, *Geschichte Polen's*, t. II, *ubi supra*.

fut ôtée de sa tête et donnée à un autre moins digne que lui... » Il est aussi ingénieux que profond, cet enseignement douloureux que l'épopée immortelle d'Homère nous a légué dans ses deux héros, dont l'un, beau, loyal et magnanime, périt loin des siens, sur la plage étrangère, d'un trait caché et perfide, — dont l'autre, rusé, astucieux et cruel, finit par s'emparer d'Ilion et par revoir Ithaque. Hélas! plus d'une époque de l'humanité, plus d'une grande évolution historique a eu ainsi son Achille et son Ulysse, son Marc-Aurèle et son Constantin, son saint Louis et son Louis XI, et de même l'auréole chrétienne qu'un Keystut avait laissée passer au-dessus de sa tête, c'est au front d'un Jagello qu'elle est venue s'attacher.

Olgerd mourut en 1381, et dans les chroniques du temps on lit encore la description détaillée de ses funérailles, — les dernières funérailles païennes d'un grand-duc de Lithuanie. Sur un bûcher immense, près de Miskoli, était déposé le corps du héros vêtu d'un *kaftan* parsemé de diamants et de perles, d'une ceinture dorée et d'un manteau de pourpre; une grande partie de son trésor, ses armes, ses faucons, étaient placés à ses

côtés. Les *kriwés* (prêtres) entonnèrent une musique sacrée sur les flûtes et les trompettes, chantèrent des hymnes, versèrent du lait et de l'hydromel, puis mirent le feu, et tout ce qui se trouvait en haut et en bas du bûcher, jusqu'au cheval favori du prince, périt dans les flammes. Ce fut le fils d'Olgerd, Jagello[1], qui lui succéda, et Keystut, alors déjà octogénaire, accepta la suzeraineté de ce jeune homme de vingt-six ans. « Je te servirai aussi fidèlement que j'ai servi ton père, » lui dit-il, et il tint parole ; il protégea son neveu de tous les côtés, ajoutent les chroniqueurs de l'ordre teutonique, et il ne cessa de guerroyer contre les Mazoviens, les Allemands et les Russes. Grande dut donc être la douleur du vieux héros en apprenant bientôt que Jagello conspirait contre lui avec les chevaliers teutoniques, et voulait lui ravir sa principauté de Troki. Un fait aussi étrange dans l'histoire de la Lithuanie que l'alliance avec l'ennemi séculaire, une ingratitude si monstrueuse de la part d'un enfant d'Olgerd, l'âme loyal de Keystut se refusa long-

(1) On prononce Yaguéllo.

temps à y ajouter foi; Witold surtout, le fils de Biruta, ne cessait de se porter garant pour Jagello, son ami d'enfance, son frère d'armes. Les preuves devinrent bientôt accablantes, la trahison était manifeste, et le fils de Gédimin, marchant promptement sur Wilno, s'empara du neveu félon et perfide. « Sois tranquille, dit-il même alors à son fils Witold, je laisserai à Jagello les pays de Witebsk et de Krewa, avec tout le trésor et les chevaux qui lui reviennent de son héritage, et comme les a reçus Olgerd de notre père Gédimin. » C'est qu'il ne voulait ni « ternir son nom ni exiler aucun membre de sa glorieuse famille. » Générosité imprudente ! du fond de Krewa, Jagello ne tarda point à renouer ses intrigues avec les chevaliers teutoniques, avec les princes slaves voisins, avec d'anciens adhérents ; le vieux lion fut bientôt pris dans un réseau de trahisons et d'inimitiés. Elle fut longue et tragique, cette dernière lutte du fils de Gédimin contre des adversaires qui surgissaient de toutes parts et aussi contre cette machine infernale, — le canon, — que pour la première fois dans sa longue vie de guerrier il vit alors fonctionner, « faire mer-

veille, » porter des ravages épouvantables dans les rangs de ses fidèles compagnons. Un moment le vieillard, âgé de plus de quatre-vingts ans, pensa même à émigrer, à chercher une autre terre pour y déposer « ses os et ses dieux! » Il ramassa cependant ce qui lui restait de son armée pour attaquer sa ville héréditaire, la place de Troki, et là ce ne fut point la bravoure de Jagello, ce fut son astuce qui triompha du dernier défenseur du paganisme lithuanien. Maître du pays, le jeune grand-duc sévit cruellement contre la famille et les amis de son oncle. Witold dut se réfugier à l'étranger; sa mère Biruta, l'ancienne prêtrèsse, la femme si aimée du fils de Gédimin, fut noyée; le père de Biruta, son frère, ainsi que plus d'un *boyar* demeuré fidèle à la cause de Keystut, subirent le dernier supplice. Quant à Keystut lui-même, amené chargé de chaînes à la forteresse de Krewa, après quelques jours il y fut trouvé étranglé, et Jagello n'a jamais pu complétement se laver du reproche d'avoir ordonné un meurtre qui servait si bien ses desseins ambitieux.

Tels furent les débuts de cet homme extraordinaire qui, plus tard, dans la journée de Grunwald, devait étonner le monde par une élévation d'âme et une humilité chrétienne admirables!... Dès ce moment toutefois, le jeune fils d'Olgerd comprit la situation et eut sa pensée politique, une vraie pensée de génie. Il comprit que la Lithuanie devait cesser d'être païenne; il comprit aussi que, pour être chrétienne sans devenir la proie de l'ordre teutonique, elle devait chercher son appui auprès d'une puissance slave, civilisée et libre. Il agit en conséquence, et, à peine raffermi sur le trône ensanglanté de Gédimin, il envoyait une ambassade à Cracovie. Il demandait la main de la jeune reine Hedvige; à ce prix, il promettait de convertir son pays à la foi catholique et de le réunir au royaume de Pologne.

L'ORDRE TEUTONIQUE ET LE BAPTÊME D'UN PEUPLE

CHAPITRE II

L'ORDRE TEUTONIQUE ET LE BAPTÊME D'UN PEUPLE

Le saint-empire. — Le *fâr-est* des Germains au moyen âge. — Projets allemands sur la Hongrie, la Pologne et la Lithuanie. — L'ordre teutonique à Marienbourg. — Le grand-maître Zollner de Rotenstein. — La reine Hedvige au château de Wawel. — Le duc Guillaume d'Autriche. — La « scène du guichet ». — Jagello à Cracovie. — Les trois sacrements. — Conversion de la Lithuanie.

« Allemans de nature sont rudes et de gros engin, si ce n'est à prendre leur proffit, mais à ce sont-ils assez experts et habiles ; item moult convoiteux et plus que nulles autres gens, jà ne tiendroient rien des choses qu'ils eussent promis ; telles gens valent pis que Sarazins ne payens... »

Ainsi parlait Froissart vers la fin du XIVe siècle, et une expérience toute récente et douloureuse, l'inique démembrement de la vieille monarchie danoise, n'est pas venue trop infirmer de nos jours le jugement porté par le bon chroniqueur français. Il fut curieux en effet le « réveil » de l'Allemagne moderne, de l'Allemagne « nationale-libérale ! » Comme l'a si bien dit un document demeuré célèbre, « sa première pensée a été une pensée d'extension injuste, son premier cri un cri de guerre [1]. » L'Allemagne ancienne que connut Froissart, l'Allemagne féodale et impériale, n'eut point d'autre pensée ni d'autre cri pendant tout le cours du moyen âge; depuis Henri l'Oiseleur jusqu'à Maximilien, le chasseur infatigable de chamois, les fils de Tuisco ont poursuivi sans relâche le même projet de domination universelle, le même idéal d'un saint-empire auquel ils voulaient soumettre les Welches, les Scandinaves et les Slaves. Dans la péninsule italienne, ce débordement germanique dut sou-

[1] Dépêche circulaire du comte Nesselrode à ses agents en Allemagne, 6 juillet 1848.

vent se briser, et à la fin se retirer devant les obstacles que lui opposaient les Alpes, la puissance des villes maritimes, le pouvoir hostile des papes et en dernier lieu la rivalité des autres nations. De même le nord scandinave trouva longtemps son salut dans sa situation géographique, dans l'abord pénible de ses îles, dans sa flotte, — et il n'a été donné qu'à notre époque, à notre diplomatie contemporaine supérieurement habile, de voir enfin s'écrouler devant le canon prussien le rempart séculaire du Danewirk! Autre a été le sort des pays slaves au delà de l'Elbe et de l'Oder. Là, sur des plaines immenses, fertiles et très-enviables, aucun obstacle ne venait se dresser devant la race « moult convoiteuse; » elle n'y trouvait ni défenses naturelles ni grands travaux d'art; elle ne s'y heurtait ni contre le pouvoir protecteur des papes ni contre la rivalité des puissances; elle ne voyait devant elle que des peuples laborieux, paisibles, braves sans doute, mais indolents et dénués d'esprit politique, — et elle se mit à les fouler, à les broyer sans merci ni trêve. Les contrées situées de l'autre côté de l'Elbe et de l'Oder devinrent ainsi de bonne heure le *far-est*

des farouches compagnons de Henri le Lion et d'Albert l'Ours, et depuis lors les Allemands n'ont cessé de poursuivre la destruction du Slave. « Experts et habiles à prendre leur profit, » ils ne négligèrent aucun moyen pour l'accomplissement de ce qu'ils nomment maintenant « une mission providentielle, » et, selon l'expression énergique de l'un de leurs historiens [1], « il n'est pas jusqu'à leur aune et à leur balance dont ils n'aient su faire un glaive et un instrument d'oppression. » Cette œuvre de destruction, ils l'avaient commencée au nom de la religion chrétienne ; ils la continuèrent plus tard au nom de leur « civilisation supérieure ; » à l'heure qu'il est, ils demandent à l'achever au nom de la « liberté moderne » et des *Reichsrath* centralisateurs...

Vers la fin du XIV[e] siècle, lors de l'avénement de Jagello au trône de Gédimin, il n'existait plus de trace des anciens et puissants royaumes slaves des Obotrites, des Lutiks et des Moraves, sur l'Elbe et sur l'Oder; la Bohême des Premislaw était devenue, elle aussi, le fief d'une

[1] Sartorius, *Geschichte des hanseatischen Buhdes.*

dynastie allemande, et, dans sa marche irrésistible, écrasante, vers la domination universelle, la Germanie avait déjà commencé à fortement entamer les trois derniers états indépendants du *far-est*, la Hongrie, la Pologne et la Lithuanie. Un document curieux de ces temps et qui nous a été conservé, une lettre des « prélats, barons et seigneurs du royaume de Hongrie aux prélats, seigneurs et nobles de la couronne de Pologne » retrace avec naïveté et vigueur les empiétements, les violences et les rapines des « Teutons » dans la monarchie de saint Étienne en appelant le jugement du monde sur des iniquités « que tout le monde connaît. » Dès le XII[e] siècle d'ailleurs, un successeur de saint Étienne écrivait à un descendant de Boleslas le Grand ces paroles caractéristiques : » La sauterelle tudesque, après avoir mangé les vignes hongroises viendra ensuite s'abattre sur les champs léchites, » — et cette prédiction n'avait pas tardé à se réaliser. Depuis lors, la Pologne s'est vu ravir successivement une province riche et précieuse après l'autre : la Silésie, la Poméranie, les terres de Dobrzyn et de Michalow. « L'aune et la balance » des Teutons

ne se montrèrent pas moins actives et « providentielles» que leur épée ; leurs marchands, leurs trafiquants et colons affluaient par milliers dans les pays magyars et *polaques;* ils s'y cramponnaient, s'y «nichaient, » avec la ténacité placide qui les a distingués de tous temps : Bude et Cracovie, les capitales des deux pays, passaient alors pour des villes déjà plus qu'à moitié germanisées. Une ingénieuse combinaison matrimoniale, préparée de longue date, devait maintenant venir couronner l'œuvre et combler les vœux de la *Germania semper augusta.* Des deux filles du roi Louis d'Anjou, dont l'une était appelée à régner à Bude et l'autre à Cracovie, l'aînée, Marie, était fiancée au margrave Sigismond, de la maison de Luxembourg; Hedvige, la cadette, était promise au duc Guillaume, de la maison d'Autriche. Le royaume d'Arpad, le royaume de Piast, allaient donc avoir à leur tour des dynasties allemandes à l'instar du royaume de Bohême : le saint-empire poussait ses *marches* jusqu'au delà de la Theiss et de la Vistule.

Non moins brillantes et radieuses étaient les perspectives du côté du Niémen. Sur les bords

de ce fleuve, les chevaliers teutoniques préparaient à l'empire une acquisition importante ; ils la préparaient lentement, depuis bientôt cent cinquante ans, et en exploitant avec beaucoup d'industrie ce qui restait encore en Europe d'esprit romanesque : ils offraient à cet esprit les émotions et les mirages d'une croisade factice. Dans ce coin des «fils de Baal, » la Germanie s'était ménagé en effet une petite terre sain e, selon les besoins du siècle et tout à sa portée ; on pouvait y aller combattre les « infidèles » sans trop de fatigues et avec des profits certains. Deux fois par an, aux mois de février et d'août, — à l'approche des deux grandes fêtes de la sainte Vierge, — arrivaient à Marienbourg les fils nobles de tous les pays de la chrétienté avec des cadeaux et des offrandes pour le vaillant ordre ; ils s'y faisaient armer chevaliers, échangeaient deux ou trois coups de lance avec les « Sarrasins du nord, » et s'en retournaient ensuite conter aux belles damoiselles leurs prouesses de quelques jours. Parfois même un *minnesænger* obséquieux, qui avait suivi le jeune seigneur sur les champs des « Sarrasins, » mettait en strophes cadencées les hauts faits du maî-

tre ; Peter Suchenwirt, le poète déjà mentionné, avait ainsi accompagné le duc Albert d'Autriche dans sa courte « croisade » au nord, et chanté ensuite la défaite des Lithuaniens, que le duc amena « liés comme une meute de chasse [1]. » Ces combats de parade, ces splendides mises en scène, propageaient la gloire, remplissaient les coffres et servaient les desseins de l'ordre, — ordre étrange, et qui déjà porte dans ses flancs la Prusse triomphante de nos jours ! Il l'annonce en effet, et dès le XIVe siècle il la *préétablit* par une organisation toute militaire et un génie bureaucratique comme n'en connut point l'Europe, par son esprit économe aussi, enfin et surtout par une politique sans scrupule et sans vergogne. Institué et doté en 1230 sur la frontière de

1 So führt man sie gebunden
Gleich den jagenden Hunden.

Suchenwirt, *Werke*, p. 12, éd. Primisser. — Le récent historien allemand, M. Jacob Caro, est forcé d'avouer (t. III, p. 72) que les fameuses « croisades » des chevaliers dans les pays lithuaniens n'étaient au fond que « des parties de plaisir, de magnifiques parties de chasse (*eine belustigende Gewohnheit, eine ausgezeichnete Jagd*). »

Mazovie par le duc Conrad avec la mission de défendre la Pologne contre les incursions lithuaniennes et de propager le christianisme au delà du Niémen, l'ordre teutonique n'eut rien de plus pressé que de tourner contre la Pologne elle-même les armes qu'il tenait d'elle, et de lui arracher ses possessions de la Baltique dans une suite de guerres sanglantes et toujours renaissantes. Quant à la Lithuanie, les chevaliers la combattaient avec bien moins d'acharnement ; ils lui faisaient la guerre à de très-longs intervalles, méthodiquement, posément, sans beaucoup la presser, évitant surtout de trop l'exaspérer, — car le désespoir pouvait bien la jeter dans les bras du christianisme, et alors l'ordre perdait toute raison d'être. C'en était fait alors des dotations immenses qui affluaient de tous les pays de l'Europe, des « croisades » si lucratives aux deux fêtes annuelles de la sainte Vierge ; c'en était fait surtout du riant espoir de posséder un jour les terres de Gédimin en propriété légitime ! Aussi les chevaliers voyaient-ils avec un déplaisir extrême ces moines franciscains qui s'en allaient, parmi les adorateurs de Perkunos, prêcher l'Évangile et chercher le mar-

tyre : ils les dénonçaient même à l'occasion aux grands-ducs ; ils voyaient avec une défaveur égale les fréquents mariages des grands-ducs avec les princesses slaves, qui habituaient la cour de Wilno et de Troki à la vue des cérémonies chrétiennes ; encore moins se souciaient-ils d'entreprendre, de concert avec les puissances voisines, — avec la Pologne par exemple, comme les papes ne cessaient de le leur recommander, — quelque expédition décisive pour en finir d'un coup avec « les fils de Baal. » Peu s'en fallut que les grands-maîtres de l'ordre n'eussent garanti à la Lithuanie un paganisme perpétuel, comme plus tard leurs successeurs, les rois de Prusse, devaient « garantir » à la république polonaise ses « perpétuelles libertés, » sa constitution anarchique, gage assuré d'une mort lente et fatale. Ce qui est certain, c'est qu'au XIIIe siècle Mindowé, après avoir un moment professé la foi catholique, était revenu au culte de Znicz à la suite des exactions de l'ordre, et de même dans le siècle suivant le grand Olgerd devait s'écrier un jour : « Ce n'est pas à ma religion, c'est à mes biens qu'en veulent ces chevaliers ; je resterai donc dans le pa-

ganisme [1]. » Cette possibilité d'une conversion spontanée des souverains de la Lithuanie était la terreur constante des grands-maîtres. « Ce serait, écrivait l'un d'eux, Zollner de Rotenstein, une calamité immense pour le monde chrétien *et pour l'ordre*, car une pareille conversion ne saurait avoir rien de solide et de sérieux .. » Ce qui leur paraissait solide et sérieux par excellence, c'était leur établissement dans les provinces polonaises. De là ils entendaient isoler la Lithuanie, lui couper toute communication avec l'Occident et lui prendre une terre après l'autre, à loisir, sûrement, en y « déracinant » les anciens habitants et en y implantant des colons germaniques. A le bien prendre, l'ordre teutonique n'agissait point autrement, à l'égard de l'idée chrétienne d'alors, que ne le fait la Prusse contemporaine à l'égard de l'idée moderne, de « la grande idée allemande. » — « Le roi, écrivait en 1866 M. de Bismarck à M. de Goltz

[1] Non meam fidem sed pecuniam appetunt, et ideo perseverabo in paganismo. Chron. Vitodurani, chez Eccard, *Corp. hist.*, I, 1784.

dans une dépêche maintenant fameuse [1], le roi attache moins de prix à la constitution d'une confédération politique du nord, et *tient avant tout à des annexions ;* il préférerait abdiquer plutôt que de revenir sans une importante acquisition territoriale... » Au XIVe siècle, les grands-maîtres attachaient moins de prix à la conversion du nord, et tenaient avant tout à des annexions ; ils frémissaient à l'idée d'abdiquer leur « mission » entre les mains d'un Mindowé, d'un Olgerd ou d'un Jagello baptisé, et voulaient s'assurer en tout cas d'importantes acquisitions territoriales.

Quand on considère de la sorte la situation vraiment intolérable que les visées de l'Allemagne avaient faite à l'extrême Occident, à l'Europe en général, pendant tant de siècles, jusqu'à la fin du XIVe, on ne peut que profondément admirer l'inspiration de Jagello, reconnaître l'instinct supérieur qui le guida dans la conception de son projet mémorable, et l'on n'est pas même éloigné de pen-

[1] Dépêche chiffrée datée de Nikolsbourg, 10 juillet 1866, publiée tout récemment dans la *Relation de l'état-major autrichien.*

ser que les ambassadeurs lithuaniens qui entraient le 18 janvier 1385 à Cracovie couverts de « manteaux de pourpre » portaient dans les plis de leurs manteaux la paix et l'équilibre du monde. Le projet du fils d'Olgerd ne devait pas seulement assurer à la Lithuanie les bienfaits du christianisme et un avenir indépendant; il devait encore préserver la Pologne et la Hongrie de la domination du saint-empire, poser une digue aux envahissements de la Germanie, envahissements séculaires et de plus en plus menaçants pour le repos et la vie des nations. Il se peut que, par la déplorable confusion des langues et des mots qui règne de nos jours, par la faveur inespérée et inepte que la « grande idée allemande » a su trouver parfois jusque sur les bords de la Seine, on traite maintenant de « vieux préjugé » l'importance que les esprits réfléchis ont de tout temps attachée à la constitution du royaume des Jagellons. S'il est vrai toutefois que l'histoire a toujours et très-justement glorifié les peuples et les princes qui ont su combattre et empêcher la domination exclusive et universelle d'une seule puissance au milieu de notre continent, s'il est

vrai que les adversaires d'un Charles-Quint, d'un Philippe II, d'un Louis XIV, ont sauvé la liberté du monde, on ne saurait nier que le fils d'Olgerd n'ait, lui aussi, bien mérité du genre humain. « L'union que nous venons vous proposer est une union pour la gloire de Dieu, pour le profit des âmes et la sécurité des royaumes .. » Ainsi s'exprimait dans un discours qui nous a été conservé le chef de la légation lithuanienne, un propre frère de Jagello, à son audience devant la reine Hedvige, et ces paroles trouvèrent un écho retentissant sur les bords de la Vistule et de la Theiss. Une diète nationale, convoquée en toute hâte à Cracovie, acclama le projet du mariage avec enthousiasme, et, chose carastéristique, à l'ambassade qui se mit en marche vers Krewa pour porter au prince lithuanien la réponse du peuple polonais vint se joindre une députation magyare. Le royaume de saint Etienne saluait également dans l'union d'Hedvige et de Jagello la promesse d'un avenir meilleur, l'espoir de défendre désormais avec succès les vignes hongroises contre «la sauterelle tudesque. »

Il est aisé de s'imaginer l'émotion profonde que

dut causer le projet du « barbare, » du « Sarrasin, » parmi les blonds enfants de la Germanie. Le pays de Gédimin allait donc recevoir un baptême qui n'était pas le baptême allemand, le baptême de sang! L'œuvre poursuivie depuis cent cinquante ans sur les bords du Niémen serait d'un coup emportée par une conversion qui évidemment n'aurait rien de solide et de sérieux, puisqu'elle laisserait à la race de « Baal » sa nationalité et son sol! Ce n'est pas tout : la combinaison ingénieuse préparée de longue main avec le feu roi Louis d'Anjou, « le bon, le noble, le magnanime Angevin,» allait également échouer par ce mariage « monstrueux et impie ; » à l'instar de la Pologne, qui osait répudier un duc de la maison d'Autriche, la Hongrie faisait de son côté et à ce moment même des efforts malhonnêtes pour écarter un margrave de la maison de Luxembourg qu'on lui avait destiné : les « marches » de la Vistule et de la Theiss échappaient au saint-empire! La consternation, l'indignation furent générales; mais celui qui ressentit le plus vivement l'affront, ce fut, on le conçoit, le pieux ordre teutonique. Les chevaliers de Ma-

rienbourg avaient eu tout lieu de voir dans Jagello leur créature et leur instrument; ils lui avaient prêté leur concours contre l'honnête et héroïque Keystut, combattant son combat suprême; la « trahison » de ce récent allié, de cet homme lige de l'ordre, avait bien de quoi exaspérer leur âme. Ils décrétèrent une « croisade » contre l'ingrat et le félon, — singulière croisade pourtant qui prétendait punir un païen de sa volonté d'embrasser la croix! — et ils inaugurèrent l'expédition par une splendide *table d'honneur.*

Cette institution étrange, réminiscence probable de la Table-Ronde d'Arthur, était un des moyens ingénieux imaginés tout récemment par l'ordre pour augmenter ses revenus au dedans et sa renommée au dehors. Au début d'une « croisade, » aussitôt qu'on avait dépassé la frontière et touché du pied la terre « païenne, » on y dressait une table sous un baldaquin magnifique et sur une estrade élevée, visible à tout le monde. Douze convives, douze hôtes venus de l'étranger, étaient seuls admis à cette table, que desservaient les plus hauts dignitaires de l'ordre. Pour obtenir une distinction pareille, — le prix insigne et suprême de la chevalerie, — il fallait présenter des titres exceptionnels soigneusement débattus auparavant par un grand jury d'honneur; il fallait avoir accompli quelque action hors ligne, comme ce Conrad de Richartsdorff, par exemple, qui, à l'encontre de l'usage habituel, avait fait le pèlerinage de la terre sainte par terre et à cheval en longeant les bords de la mer Noire. On se doute du reste que la puissance de tel hôte et la richesse de tel autre devaient constituer aux yeux du jury des titres pour le moins aussi sérieux que le *ramble* du vaillant sire de Richartsdorff; on se doute que l'ordre ne perdait rien à ces petits banquets dispendieux, bien que chacun des douze convives fût tenu d'emporter dans sa « besace de voyage » les plats d'argent et les coupes d'or (parfois de plus remplies de doublons) qui lui avaient servi pendant le repas. Cette fois, pendant la « croisade » contre Jagello, deux *tables d'honneur* furent successivement dressées, et le nombre des convives porté exceptionnellement jusqu'à quinze, si grand avait été l'empressement des « frères allemands » à venir secourir l'ordre dans sa détresse extrême. Malgré ces préparatifs extraordi-

naires, l'expédition échoua misérablement. Jagello se défendit avec vigueur, et eut la joie de voir les chevaliers regagner Marienbourg après trois semaines de dévastations cruelles dans ce malheureux pays. Le fils d'Olgerd ne se flatta point d'en avoir ainsi pour toujours fini avec l'ordre, — toute sa vie devait encore se passer en débats et en luttes avec cet ennemi implacable; — mais il eut un moment de répit, et il s'empressa de s'acheminer à son tour vers Cracovie, où l'avaient déjà précédé tant de négociateurs; il eut même la bonhomie ou la malice d'inviter le grand-maître de l'ordre à venir assister à son baptême dans la capitale de la Pologne, à lui servir de parrain. Il va sans dire que le grand-maître Zollner de Rotenstein refusa de sanctionner par sa présence « l'acte de profanation » qu'il ne lui fut plus donné d'empêcher.

A Cracovie, pendant tout ce temps, s'étaient passées des scènes étranges, et, chose bizarre, la grande combinaison dont dépendait le salut de tant de peuples avait failli un moment se briser contre l'obstacle que lui opposait un frêle amour d'enfant! Il est vrai que l'enfant était une reine,

une orpheline de quatorze ans, enthousiaste, passionnée, qui défendait les droits de son cœur et la sainteté d'une promesse contre les exigences impitoyables de la raison d'État. D'origine à la fois polonaise et française (Piast et Anjou), née en Hongrie, élevée à la cour de Vienne, la reine Hedvige n'habitait la Pologne que depuis un an; elle y était sous la tutelle des grands seigneurs du royaume, et notamment de Dobieslaw, castellan de Cracovie et « maire du château. » D'une beauté remarquable et que célèbrent à l'envi tous les contemporains, d'une piété fervente, nature ardente et énergique, la fille du roi Louis n'éprouvait que de l'horreur pour l'union projetée avec un païen, un barbare, un sauvage, le meurtrier d'un oncle et d'un bienfaiteur, un homme que les Allemands ne manquaient pas de dire d'un extérieur repoussant, hideux, « tout velu. » Jagello avait beau envoyer à Cracovie des preuves et des témoignages qui le disculpaient de la mort de Keystut (c'était, il paraît, un chevalier teutonique qui avait étranglé le vieux héros dans la prison de Krewa), les hauts dignitaires de la couronne avaient beau représenter à la « petite

reine » les avantages politiques immenses de cette union, et les évêques, — le perfide archevêque de Gnesen surtout, ainsi que s'exprime le chroniqueur allemand, — lui parler du mérite, de la gloire insigne de conquérir tout un peuple à la foi du Christ; la pauvre enfant ne pouvait maîtriser les violentes répugnances de son cœur. Lors de la première ambassade lithuanienne, au mois de janvier, elle s'était bornée à rappeler qu'elle était déjà promise à un autre, au duc Guillaume d'Autriche, et elle avait fait tout dépendre de la décision de sa mère, régente en Hongrie. A mesure qu'avançaient les négociations, ses terreurs augmentaient. La mère régente, au fond très-désireuse du mariage lithuanien, mais de toutes parts entourée de dangers et pour ainsi dire couchée en joue par la maison d'Autriche, ne donnait que des réponses évasives et contradictoires; le dernier avis venu de Bude était même favorable au prétendant allemand. Forte de cette réponse, Hedvige se retrancha derrière la volonté de sa mère, le vœu du roi Louis, l'engagement pris depuis si longtemps avec un autre. Au moyen âge, les fiançailles étaient considérées comme

sacrées, et avaient presque la même force que le serment nuptial; or Hedvige avait été fiancée dès sa septième année, par son père le roi Louis, au duc Guillaume d'Autriche; les fiançailles avaient été publiques et splendides. Ces fiançailles d'Haimbourg, Hedvige les opposait désormais à toutes les démarches pressantes des hauts dignitaires de la couronne et des hommes politiques. Le souvenir vague du gracieux adolescent entrevu autrefois à Haimbourg et à Vienne, et qui maintenant avait déjà seize ans, entrait-il pour quelque chose dans cette attitude? Nous l'ignorons; mais il est sûr que ce souvenir se ranima singulièrement, et éclata en flammes aussitôt que l'adolescent eut apparu en personne devant la fille des Piasts.

Il parut en effet à Cracovie vers le milieu de l'été de cette année 1385, le prince charmant, la fleur de la chevalerie, «l'élégant duc Guillaume,» ainsi qu'on l'appelait alors; il arrivait avec un cortége brillant où l'on voyait de beaux compagnons, des musiciens, des *minnesængers* et des costumes somptueux. Il ne put habiter le château, cette magnifique forteresse royale qui dresse ses

tours sur le rocher de Wawel, et regarde de là-haut couler la Vistule à ses pieds. Le castellan Dobieslaw et les grands du royaume lui interdirent l'entrée de la pompeuse demeure des souverains, et il dut se loger dans la ville basse ; mais il n'y avait pas moyen d'empêcher la rencontre des « fiancés » sur quelque point neutre, dans le vaste réfectoire du couvent des franciscains par exemple, que les bons moines leur prêtèrent avec empressement. Guillaume s'y rendait presque tous les jours avec ses chevaliers, ses chanteurs et ses musiciens ; la jeune reine y arrivait de son côté avec ses demoiselles de la cour, ses chambellans et ses pages. Polonaise, Hongroise, Française à la fois, de plus bien resplendissante et bien heureuse de ses quatorze printemps, que vouliez-vous que fît Hedvige au son d'une musique ravissante? Elle dansa, elle dansa avec son Guillaume ; les demoiselles de la cour dansèrent avec les autres messieurs ; on s'enivra de joie, on renouvela maintes fois les serments d'Haimbourg. Si enfant qu'on soit, l'on a toujours un parti, ses courtisans, alors qu'on est placé sur un trône ; la fille de Louis d'Anjou n'en manqua point : ils lui

promettaient aide et assistance ; un oncle intrigant, Allemand de cœur et de mœurs, le prince régnant d'Oppeln, protégeait ouvertement les jeunes amoureux, — et Jagello était loin, il soutenait à ce moment sa lutte contre l'ordre teutonique, il défendait son pays contre l'invasion de la « croisade. » La situation devenait grave, et déjà même on parlait de célébrer le mariage à la barbe des « politiques, » de le célébrer le 15 août, à la fête de l'Assomption, lorsque heureusement une étourderie de Guillaume vint tout compromettre. Il voulut un jour forcer l'entrée du château On donna l'alarme ; le duc fut piteusement éconduit, et Dobieslaw put désormais mettre de bonnes gardes à toutes les issues de l'enceinte royale « pour protéger la jeune reine. » En réalité, elle fut prisonnière.

Les événements à cet endroit, selon une gracieuse remarque de Szajnocha, prennent tout à fait l'allure d'un conte, de ce conte merveilleux que plus d'un parmi nous a probablement entendu dans son enfance, et qui commençait à peu près ainsi : Il y avait autrefois un grand château royal situé sur le haut d'un rocher aux bords d'un large

fleuve, dans le château demeurait une princesse royale d'une beauté admirable, au pied du rocher soupirait un prince charmant qui possédait son cœur; mais des vieillards terribles tenaient prisonnière la fille des rois, dont ils destinaient la main à un monarque étranger, un païen, lorsqu'un jour... Un jour en effet ou plutôt un soir (et ici l'histoire reprend son style sobre et véridique), la fille des rois quittait ses appartements accompagnée de quelques fidèles servantes : elle voulait s'échapper de sa prison, s'enfuir avec son « fiancé, » qui l'attendait caché dans la ville. Elle ne descendit point par le grand escalier d'honneur, elle prit un petit escalier tournant qui donnait sur un guichet qu'on montre encore aujourd'hui au château de Wawel [1]. Le guichet était ordinairement libre ; mais cette fois on le trouva fermé, et des gardes y étaient postés, comme par-

[1] Ce magnifique château de Wawel, qui rappelle tant de souvenirs glorieux et qui garde encore les cendres de tous les rois de Pologne, a été changé en caserne depuis l'incorporation de Cracovie à l'Autriche (1846). Il serait digne de l'empereur François-Joseph de faire cesser une profanation aussi honteuse et de rendre l'antique demeure des Jagellons à une destination plus convenable.

tout. Un dialogue étrange s'établit alors : « Ouvrez ! — Cela nous est défendu. — Qui vous le défend ? — Les seigneurs. — Mais je suis votre reine ! Donnez-moi une de vos haches... » On n'osa point refuser; l'enfant de quatorze ans prit en main la hache, et se mit à frapper les gonds de la porte pour la faire sauter. L'entourage demeura stupéfait; à ce moment survint Dimitr de Goray, le trésorier de la couronne. Ce vieux serviteur du père et du grand-père d'Hedvige tombe à genoux et supplie la fille de ses anciens et illustres maîtres de respecter leur mémoire, d'avoir pitié de leur royaume... Les larmes du vieillard et de l'enfant se mêlèrent; la fille des rois rentra dans ses appartements au bras de Dimitr, chancelante et l'âme brisée. Elle ne devait plus jamais revoir son Guillaume; elle lui écrivit même sur-le-champ pour le supplier de quitter la ville. Il le fit, mais sur des injonctions tout autrement pressantes. A la nouvelle de l'étrange scène du château, la population de Cracovie se souleva en masse et se mit à la recherche de l'élégant duc. Guillaume s'enfuit avec son brillant cortége, et c'est probablement dans cette retraite précipitée

que le poète de sa maison, le bon Peter Suchenwirt, médita les strophes courroucées qu'il ne devait pas tarder à lancer contre les « Polaques grossiers et impies... »

Cette « scène du guichet » est demeurée célèbre dans la mémoire du peuple, dans ses récits et dans ses chants, et, — équité admirable de la conscience populaire, — la tradition a su gré à Hedvige presque autant de l'énergie de son amour que de la plénitude de son sacrifice. Le sacrifice fut en effet complet et entier ; la reine et la chrétienne prennent dès ce moment et pour toujours le dessus sur la femme dans l'enfant charmante des Piasts : la fille d'Ève ne se révéla plus que par un seul trait de curiosité bien pardonnable à coup sûr et que nous raconte le chroniqueur. L'époux futur, « le roi, » ce Jagello qui, vainqueur de l'ordre teutonique, approchait déjà des frontières de la Pologne, était-il vraiment aussi hideux que l'affirmaient les Allemands ? Était-il vraiment un monstre repoussant, « tout couvert de poils comme un ours ? » Hedvige fit venir le chevalier Zawisza, l'homme dont la loyauté et la véracité étaient à toute épreuve. — « Parole de Zawisza » est encore aujourd'hui un dicton polonais. — Elle le chargea, sous le prétexte de complimenter Jagello, d'aller à sa rencontre et de revenir aussitôt ; elle fit jurer au chevalier de lui dire toute la vérité sur le compte du « païen. » L'homme de cour revint bientôt avec des renseignements rassurants ; le païen « était beau, bien proportionné, de taille moyenne, avait des traits réguliers, l'expression douce et les manières toutes princières » Jagello, qui s'était douté du véritable but de la mission de Zawisza, l'avait accueilli avec une grâce parfaite, et, — ajoute ingénument le chroniqueur, — « l'avait amené avec lui au bain ! .. »

Bien d'autres que Zawisza, la plupart des magnats et des nonces de la diète, étaient allés au-devant du futur roi ; tous avaient hâte de voir le prince fortuné qui, suivi de ses nombreux frères et parents et d'un brillant cortége de *boyars*, traversait maintenant en messager de paix et de prospérité ces contrées léchites que les vaillants Lithuaniens n'avaient jusqu'ici visitées qu'en dévastateurs farouches. Dans l'entourage du grand-duc, un homme surtout excitait la curiosité et attirait les regards, un jeune guerrier déjà

très-célèbre et qui bientôt allait devenir un héros, — le plus grand héros même du monde slave au siècle suivant : — Witold, le fils de Keystut et de Biruta. Naguère encore proscrit, mais maintenant réconcilié, Witold semblait par sa présence témoigner en faveur de Jagello, qui ne cessait de répudier toute responsabilité dans le meurtre tragique de Krewa. Le 12 février 1386, la ville de Cracovie saluait dans ses murs ces hôtes illustres, et en moins de trois semaines Jagello ou plutôt Ladislas II, comme il devait s'appeler désormais de son nom chrétien, recevait des mains de l'archevêque Bodzanta «les trois sacres,» —baptême, mariage, couronnement, — qui devaient en faire « l'enfant du Christ, l'époux d'Hedvige et le père du peuple polonais. » — « Il reçut ainsi trois dons célestes à la fois, dit un pieux chroniqueur, et comme il n'en a été jamais *simultanément* accordé à aucun autre mortel. » Les frères, les parents de Jagello, un grand nombre de *boyars*, se firent également baptiser dans la cathédrale de Cracovie, et pour prouver au monde que c'était non-seulement une union entre deux têtes couronnées, mais bien une union entre deux peuples qu'on

voulait sceller, plusieurs parmi les princes et les seigneurs lithuaniens contractèrent des alliances dans les familles polonaises; le duc de Mazovie, un Piast, qui en cette qualité même avait longtemps prétendu à la couronne de Pologne et à la main d'Hedvige, épousa la sœur du nouveau roi, la princesse Alexandra. Vers le milieu du mois de mars, le couple royal commençait déjà sa tournée dans les différents États léchites en faisant un séjour un peu prolongé à Gnesen, le berceau vénéré de la monarchie de Bobeslas le Grand.

Le jour même où Ladislas II fut couronné à Cracovie, le dimanche *Esto mihi* (4 mars 1386), rentrait tristement à Vienne le malheureux fiancé d'Haimbourg, qui devait regretter la fille de Louis d'Anjou pendant toute sa vie (il ne se maria jamais), et qui semble en effet lui avoir porté un attachement sincère. Dans les premiers temps de dépit et d'indignation, l'élégant duc Guillaume ne laissait pas néanmoins d'appeler Hedvige «une infidèle, une prostituée, » et son poète favori, maître Peter Suchenwirt, renchérissait encore sur ces expressions peu chevaleresques. A une époque d'ailleurs où de simples poètes comme Dante et

Pétrarque trouvaient bon d'annoncer « à l'empereur, aux rois et aux puissants de la terre » leurs peines de cœur au sujet d'une Béatrice ou d'une Laure, il n'est pas étonnant que le Habsbourg de seize ans ait cru devoir écrire à tous les princes de la chrétienté pour se plaindre du « rapt » de sa fiancée et pour demander justice contre Jagello. Il est naturel aussi que celui qui de tous les chrétiens se montrà le plus compatissant pour ces souffrances d'amoureux fût un moine — le grand-maître de l'ordre teutonique ! Le jeune Guillaume devint pour un moment l'Augustenbourg de la Prusse du XIVe siècle, « le prince héréditaire, le champion de l'honneur et du droit germaniques » Zollner de Rotenstein conclut une alliance avec plusieurs princes allemands, — des princes poméraniens, — et déclara la guerre à Jagello « pour avoir ravi à l'illustrissime seigneur et duc Guillaume d'Autriche sa femme légitime et ses États héréditaires ! » Il ne reconnaissait pas le soi-disant roi de Pologne, il ne prenait pas au sérieux son « baptême de Cracovie, » et l'appelait dans un document public du gracieux nom de « chien enragé. » Le grand-maître n'avait pas

négligé non plus d'encourager à la révolte un parent de Jagello, André de Polock, et de gagner à la « cause commune » les princes russes de Smolensk, « les fils de Rourik. » A cette ligue en apparence formidable de la maison d'Autriche, de l'ordre teutonique, des princes allemands et des princes russes, le roi Ladislas ne put opposer qu'un traité offensif et défensif avec la Hongrie ; mais l'orage ne tarda point à se dissiper, grâce surtout à une victoire lointaine remportée par les glorieux enfants de Tell. Coïncidence remarquable, vers la même époque où, du côté des Carpathes, le génie de Jagello travaillait à élever une digue contre les débordements de la Germanie par une confédération des Polonais, des Lithuaniens et des Hongrois, un pauvre peuple de pasteurs poursuivait un but semblable dans les vallées des Alpes, et jetait dans la grande journée de Sempach (9 juillet 1386) les fondements indestructibles de la confédération suisse. Dans cette bataille de Sempach, on s'en souvient, périt, avec la fleur de la chevalerie allemande, le chef de la maison d'Autriche, l'archiduc Léopold, le père du jeune fiancé d'Haimbourg. La nouvelle de ce désastre jeta le

désarroi parmi les ennemis ligués contre Jagello; les princes poméraniens montrèrent dès lors peu de zèle, et il n'est pas jusqu'à Zollner de Rotenstein lui-même qui ne crût devoir prétexter de la mauvaise saison pour ne point avancer. Seuls les chevaliers teutoniques de Livonie et les princes russes de Smolensk s'étaient mis en marche dès le printemps, et avaient pénétré fort avant dans le pays. Les fils de Rourik commirent des cruautés horribles, « telles, dit une chronique russe, que ni Antioche le Syrien, ni Julien l'Apostat n'en avaient jamais exercé contre des chrétiens; » mais un frère du roi, Alexandre, accouru en toute hâte de Cracovie, les défit dans un combat sanglant sur la Wechra, et Jagello put enfin songer à retourner dans le pays de Gédimin, qu'il avait quitté depuis un an. Il y revenait en chrétien et en apôtre de l'Évangile...

Au mois d'octobre 1386 sortait de Cracovie une longue et étrange procession. Le roi Ladislas II était à la tête du cortége, puis venaient ses frères et parents, ensuite les ducs de Mazovie et d'Olesniça, les princes de Sévérie, de Pinsk et d'Ostrog, ainsi que nombre de grands dignitaires de

la couronne et de palatins du royaume. Plus loin, on distinguait une masse compacte de moines de l'ordre de Saint-François sous la conduite de l'archevêque Bodzanta et des évêques de Cracovie et de Posen; ces franciscains dévoués, qui avaient tant de fois arrosé de leur sang de martyrs les contrées au delà du Niémen, s'y dirigeaient maintenant pleins de sécurité et de joie : ils devaient y distribuer les sacrements, bâtir des églises et évangéliser toute une nation... Ce fut un moment solennel dans la vie du peuple de Piast, le plus beau moment peut-être de son histoire. Il allait porter la croix et la charité au milieu des forêts vierges et des marais insondables, dans un « pays sans soleil, » le dernier coin de l'Europe où les dieux du paganisme avaient trouvé refuge; il allait à la rencontre de destinées nouvelles, des horizons immenses s'ouvraient à son activité. Cent ans encore après cette grande époque, et au moment où les découvertes des hardis navigateurs portugais et génois étonnaient et éblouissaient le monde, un Polonais, un contemporain de Colomb, devait s'écrier : « Les rois du Portugal ouvrent à la chrétienté les portes fermées du

couchant; nos Jagellons nous conduisent, nous, vers des pays et des peuples toujours nouveaux dans les régions du nord et du levant [1]... »

Le cortége passa bientôt le Niémen, et traversa tous les pays de Gédimin en s'avançant sur Wilno, la capitale des grands-ducs, le sanctuaire de Znicz et de Perkunos. Partout sur son trajet il chantait des hymnes sacrés, engageait les gentils à reconnaître le rédempteur, et recrutait des prosélytes. Les habitants de la *numa*, convoqués par les *cywuny* (les starostes), se précipitaient en masse devant leur *kniaz*, et recueillaient de sa bouche des discours étranges, le discours immortel d'un Dieu, le discours de la montagne... Jagello tenait à enseigner lui-même son peuple, à lui démontrer l'inanité de ses idoles, à le pénétrer des préceptes du Verbe, et le peuple écoutait, d'abord stupéfait, puis ému; il cédait aux prières, aux supplications, aux injonctions de son prince, il faisait le signe de la croix et répétait les paroles du *Credo*. Pour la première fois dans cet extrême Occident si cruellement *évangélisé* jusque-là par

[1] Miechowita, *De Sarmat.*, apud Pistor. Script., I, 22.

des margraves teutons et des chevaliers teutoniques, une nation venait à une autre lui parler sans haine du Dieu de l'amour, lui donner le livre des livres sans le présenter à la pointe de l'épée, et en échange de la civilisation qu'elle apportait, elle ne songeait ni à demander la terre des habitants, ni à vouloir leur ravir leur langue, leurs mœurs, leur dynastie. Il était nouveau également, sans exemple peut-être dans les annales de l'Europe chrétienne, le spectacle de ce prince païen, revenant d'un pays étranger avec une foi étrangère, et la prêchant à ses sujets sur les chemins et les places publiques! Cédons ici la parole à l'historien le plus récent, le moins suspect assurément de toute complaisance pour les Slaves et de tout entraînement de l'émotion religieuse : c'est un Allemand et un libre penseur déclaré qu'on va entendre.

« Quelque grandes que doivent être, — ainsi s'exprime l'historien allemand, — nos réserves et nos restrictions à l'égard de l'œuvre de Jagello, on ne saurait nier ce qu'il y avait de profondément touchant dans son rôle d'apôtre. C'est en vain qu'évêques et franciscains, pleins de zèle et

d'enthousiasme, avaient prêché pendant si longtemps le salut du Christ aux adorateurs de Perkunos : c'étaient des voix dans le désert; les prédicateurs ne connaissaient bien ni la langue ni le sentiment de la nation de Gédimin. Un roi se leva du milieu même de ce peuple, et il fut écouté; il enseigna l'Évangile aux enfants de son pays dans leur idiome et selon leur esprit, et la munificence du maître put au besoin suppléer à l'éloquence de l'apôtre. Le manteau de drap blanc, par exemple, que le roi donnait à tout nouveau baptisé (en signe de renouvellement et de pureté) n'était pas probablement pour peu dans l'empressement des néophytes; mais il est sûr que les néophytes arrivèrent en foules nombreuses, et demandèrent le baptême du Christ, il est sûr que les prêtres ne suffirent pas à la besogne, et qu'il fallut mener les catéchumènes par groupes à la rivière, des groupes d'hommes et des groupes de femmes séparément : on les aspergeait de l'eau purifiante, et ils se relevaient chrétiens. C'est par groupes aussi qu'on leur donnait des noms : telle bande reçut *en bloc* le nom de Stanul, de Yanulis (Stanislas, Jean), telle autre celui de Anna, de Yadziula (Hedvige), et ainsi de suite... Qu'il dut être émouvant aussi, le spectacle qu'offrit Wilno le 17 février 1387, et qu'on aime à se le représenter par l'imagination ! C'est un jour de dimanche, le dimanche *Esto mihi;* on lit le même évangile qu'entendit Jagello l'an passé à Cracovie pendant le couronnement. Les neiges de l'hiver couvrent de leurs couches blanches la terre, les rameaux des arbres et les collines. Sur la plus haute des collines qui entourent la ville se dresse

l'image de Perkunos aux yeux rouges et courroucés et au front flamboyant; sur la plateforme plantée de chênes brûle le feu éternel du dieu Znicz, le dieu vénéré et inaccessible. Une brise glaciale, — on dirait le soupir plaintif des siècles qui meurent, — siffle à travers le bois sacré. La foule attend anxieuse, haletante, et ses lèvres crispées envoient une question muette aux divinités. Tout à coup la clochette du sacristain retentit au loin ; un nuage d'encens se lève au-dessus d'une procession qui avance en chantant des hymnes, et monte lentement la pente escarpée de la colline. A la tête marche le roi, entouré des princes du pays et des grands seigneurs de l'étranger ; puis vient le grand-prêtre de l'étranger en costume d'or, la tiare au front, la crosse dans la main, et derrière lui se pressent des moines franciscains. Le cortége fait le tour du temple, resté jusque-là à l'abri de toute souillure. Soudain des moines zélés saisissent des haches, d'autres s'emparent de vases remplis d'eau; sous leurs coups impies, l'image de bois du dieu du feu éclate en morceaux, un torrent sifflant éteint la flamme gardée pendant tant de générations ; les vieux chênes tombent et couvrent dans leur chute la honte d'une superstition pieuse qui a duré pendant des siècles ! Perkunos, où sont tes foudres? Et toi, Znicz, comment te trouves-tu tout à coup impuissant à venger l'injure qui vient d'être faite à tes autels et à tes croyants? Un silence de mort règne à l'entour, un vent d'orage mugit seul sur le sanctuaire dévasté, et une douleur profonde saisit les cœurs qui ont adoré ces dieux et s'étaient confiés dans

leur force Là où il y a un instant à peine se tenait debout le faux dieu, une croix vient s'implanter, sur laquelle on voit la figure de Celui qui, disait le roi, « est venu annoncer le salut aux cœurs brisés et abattus, rendre la liberté aux captifs, et donner la consolation à tous » Et plus fort que les mugissements de la tempête retentit le *Te Deum* des moines triomphants... Tout un monde de croyances fantastiques a croulé et est enseveli; une foi nouvelle doit le remplacer, et sur les ruines du temple de Znicz Jagello met ce jour même les premiers fondements de la cathédrale catholique de Wilno, où tant de générations viendront dans la suite porter leurs joies et leurs douleurs à Jésus, fils de Marie...[1] »

Que dans ces conversions en masse, dans cette refonte religieuse de toute une génération ainsi poussée au baptême, il dut y avoir une bonne part d'alliage, on ne peut guère en douter. Autre ne fut pas le triomphe du christianisme chez les Francs, chez les Normands, dans bien des pays de l'Europe, et quiconque sait lire trouvera dans l'histoire même des missions contemporaines maint exemple de ce tribut payé à notre fragile humanité. Parmi ces milliers de nouveaux croyants qui

[1] Jacob Caro, *Geschichte Polen's,* III, 30-36.

sur les bords du Niémen acclamaient si docilement la doctrine du maître, une rare élite évidemment en avait pu pénétrer les dogmes profonds et la morale sublime. Les multitudes raisonnent aussi peu leurs conversions que leurs plébiscites ; elles suivent quelque grand courant né dans leurs profondeurs mêmes, souvent aussi elles ne font qu'obéir à la direction plus ou moins éclairée de ceux qui les dispensent de choisir, *cywuny*, starostes ou préfets... Ce qui mérite d'arrêter un esprit réfléchi, c'est qu'aucune résistance, même partielle, ne se soit élevée quand un grand-prêtre de l'étranger vint abattre les temples de Znicz, c'est qu'une religion qui avait dans le passé de si profondes racines, qui naguère encore était défendue par un clergé puissant et pour laquelle les compagnons de Keystut avaient soutenu tant de combats héroïques, que l'antique culte national enfin n'ait point tenté une lutte suprême. Les documents contemporains ne parlent que de deux *boyars* «obstinés dans le manichéisme» que le fils d'Olgerd a dû faire exécuter. Faut-il attribuer une victoire aussi incontestée de l'Évangile au lent travail des âges passés, au sang fé-

cond des martyrs franciscains sous les prédécesseurs de Jagello, à l'action sourde et pénétrante des princesses slaves et de leurs chapelles chrétiennes? Doit-on y voir plutôt, avec tant d'historiens, un effet de cet esprit de servitude qui, en Lithuanie, aurait mis à la discrétion du prince la conscience de ses sujets aussi bien que leur fortune et leur vie en faisant du *kniaz* l'arbitre incontesté non-seulement des hommes, mais des dieux? On serait peut-être mieux inspiré, si l'on voulait chercher dans le relâchement même de ce despotisme, — dans l'abandon généreux que fit alors le *kniaz* de la partie la plus exorbitante et la plus monstrueuse de ses prérogatives séculaires, — le secret principal du succès de «la croix léchite» à Wilno. Chose curieuse, partout où un grand changement religieux a été inauguré ou secondé par un chef de l'État, le pouvoir politique a rarement négligé l'occasion de fortifier sa puissance, d'étendre son cercle d'action, et depuis Constantin jusqu'à Henri VIII toute réforme dans un culte national a servi le despotisme des princes qui s'en étaient faits les protecteurs. Ce fut tout le contraire qui eut lieu dans la Lithuanie lors de

sa conversion au christianisme. Là, un prince vraiment supérieur, en donnant le signal de la rénovation religieuse à son peuple, se dépouillait en même temps, de sa propre volonté, d'une omnipotence jusque-là sans bornes et que le génie de la nation ne songeait nullement à lui contester. Rien peut-être n'honore plus la mémoire du roi Ladislas II, que cet acte d'une magnanime hardiesse, comme aussi rien n'était plus propre à pénétrer les Lithuaniens de l'amour du Christ, à leur démontrer que la foi ancienne avait bien été le règne de la misère et de l'esclavage, que la foi nouvelle, «la foi polonaise,» allait être le règne de la liberté et du bonheur.

Le mercredi qui suivit ce dimanche *Esto mihi* où s'écroula le sanctuaire de Znicz et de Perkunos, — un mercredi des cendres, — Jagello en effet publiait un édit qui devint la charte nouvelle de la Lithuanie chrétienne ; après avoir posé les premiers fondements d'une cathédrale catholique dans son pays, le grand monarque y jetait aussi les premières bases des droits et des libertés publiques, *salubre monumentum jurium ac libertatum*, ainsi que s'exprime le document avec une conci

sion et une énergie remarquables. Par cet édit célèbre, le souverain accordait à ses sujets lithuaniens le droit de disposer désormais en toute liberté de leurs biens et de leurs propriétés, de marier leurs filles, leurs parents, selon leur volonté et sans l'autorisation du prince, de transmettre les héritages à leur gré et d'après les convenances de la famille. La veuve, elle aussi, devait désormais hériter de son mari, sauf à céder ces biens aux enfants issus du premier mariage en cas de secondes noces. Les sujets étaient également dispensés dans l'avenir de toute corvée (*labores*, *robot*) pour le prince ; ils n'étaient plus tenus qu'aux travaux d'utilité générale, tels que la construction des forteresses, et au service militaire ; en cas de levée en masse (*pogonia*), chaque homme était obligé de contribuer à la défense de la patrie. Enfin des juges étaient établis dans tout le pays ; ils devaient, sans l'intervention du grand-duc, recevoir les plaintes et prononcer des arrêts « d'après les lois qui sont en vigueur dans le royaume de Pologne,—pour que le droit soit égal envers ceux qui sont réunis sous la même couronne... »

Qu'on veuille bien se rappeler le tableau tracé plus haut de l'état intérieur de la Lithuanie païenne, de «l'esclavage organisé» qui a pesé pendant des siècles sur le pays de Gédimin, et l'on comprendra dès lors la signification que devait avoir pour l'adorateur de Perkunos la foi nouvelle venue de l'étranger ; elle en faisait un citoyen, elle lui assurait les biens de la terre et les joies de la famille, elle lui procurait ce *salubre monumentum jurium ac libertatum* « à l'instar de la Pologne... » La liberté ! le droit ! mots jusque-là inconnus de l'autre côté du Niémen et que la Pologne y apportait pour la première fois, — — dons sublimes qui firent sans nul doute beaucoup pour l'union de la Lithuanie avec le Christ, qui firent tout pour l'union des deux peuples entre eux.

LA GRANDE GUERRE

CHAPITRE III

LA GRANDE GUERRE

Double siége de Wilno. — Fausse situation de l'ordre teutonique. — Le grand-maître Conrad de Walenrod. — Mission chrétienne du royaume des Jagellons. — Hedvige et Witold. — Le roi Ladislas II et son « juste milieu idéal ». — Mort d'Hedvige. — Politique bourgeoise du grand-maître Conrad de Jungingen. — Avénement du grand-maître Ulric de Jungingen. — La *grande guerre*. — La bataille de Grunwald.

Vers le milieu du XIVe siècle, du temps d'Olgerd et de Keystut, vivait à Rome dans la retraite et dans toutes les rigueurs de la pénitence une fille royale de Suède qui fut depuis sainte Brigitte. Pâle fleur du nord toute impré-

gnée d'une charité mystique, — *rosa rorans bonitatem*, comme s'exprime son pieux biographe, — la princesse de Néricie avait des visions : le Christ lui-même lui apparaissait, lui parlait, dévoilant devant ses regards l'avenir des royaumes, et ces *Révélations* dévotement recueillies, sanctionnées même plus tard par le concile de Bâle, passaient aux yeux des contemporains pour des prophéties vénérables. La reine Hedvige les fit traduire en polonais. Un passage curieux de l'apocalypse féminine annonçait aussi, — bien des générations avant la grande journée de Grunwald, — le prochain « jugement de Dieu » contre l'ordre teutonique, le châtiment mérité des chevaliers de Marienbourg, que la visionnaire scandinave avait contemplés à l'œuvre de bonne heure et de bien près, des bords mêmes de la Baltique. « En vérité, y disait le Seigneur, ils devaient être des abeilles d'utilité, ces chevaliers que j'avais institués pour la défense des états chrétiens, pour la garde de leurs frontières ; mais ils se sont révoltés contre moi. Ils n'ont aucun souci de l'âme du peuple prussien, aucune pitié de son corps. Ils l'oppriment de travaux de servitude, ils lui ravissent ses

libertés, ils ne lui enseignent point les commandements de la foi, ils lui retiennent les saints sacrements, et le poussent vers un enfer pire que l'ancienne idolâtrie. S'ils font la guerre, ce n'est que pour augmenter leur superbe et pour étendre leur cupidité [1]... »

Que malgré la parole enflammée et vengeresse de sainte Brigitte l'Europe chrétienne ait encore cru longtemps aux « croisades contre les Sarrasins du nord, » qu'au lendemain même de la mission apostolique de Jagello en Lithuanie et de la fondation d'une cathédrale catholique à Wilno les preux les plus renommés de l'Angleterre, de l'Écosse et de la France, un Lancaster [2], un Percy, un Douglas, un Boucicaut, fussent accourus à l'appel du grand-maître de l'ordre pour combattre des « infidèles » et pour porter par deux fois (1390 et 1391) le siége devant Wilno, — cela n'a guère de quoi étonner. La veille de Sadowa, combien d'âmes naïves parmi nous ne s'obstinaient-elles pas à saluer un champion de la

[1] *Revelationes sanctæ Brigitæ*, lib. II, cap. XIX.
[2] Depuis roi d'Angleterre sous le nom d'Henri IV.

grande cause des nationalités dans la personne de M. de Bismarck, qui déjà cependant avait donné sa mesure lors de l'exécution fédérale sur l'Eider! Au temps de Jagello, les fils nobles de l'Angleterre, de l'Écosse et de la France avaient, depuis tantôt deux siècles, appris à considérer les soldats de Marienbourg comme les héritiers légitimes de Godefroy et de Tancrède, à vénérer en eux les défenseurs de la foi, les paladins de la chrétienté; par ces temps de publicité plus qu'insuffisante, on était assurément très-excusable de ne pas voir bien clair dans les expéditions lointaines au delà du Niémen et de la Wilia. « Comment pouvez-vous défendre des païens, des fils du diable? » demandaient naïvement aux Polonais pendant le siége de Wilno les chevaliers français, et les autres de répondre que la Pologne et la Lithuanie étaient bien chrétiennes, bien baptisées, de proposer même de prouver leur dire par une *ordalie*, — un combat singulier entre quatre Français et quatre Sarmates Mieux avisés, les Polonais auraient pu retourner la plaisante question aux joyeux compagnons du sire de Boucicaut, et, montrant du doigt la Samogitie voisine, ils auraient pu demander si ce n'était pas dans cette terre demeurée sous la tutelle des « manteaux blancs » que se dressaient encore les seules images de Perkunos, que fumaient toujours les autels de Znicz l'inaccessible. Cette province lithuanienne, en effet, située au bord de la mer et que Jagello avait dû abandonner aux seigneurs de Marienbourg lors de sa lutte avec Keystut, était devenue depuis quatre ans, depuis la conversion du royaume de Gédimin, le dernier refuge de la religion des *kriwés*. Les anciennes divinités et les sacrifices humains étaient en honneur à Rosienie, et, pour mieux encore s'assurer le concours de ces étranges auxiliaires dans « la guerre sainte » contre Jagello, le grand-maître de l'ordre avait eu soin de faire venir cette année même à Kœnigsberg des « députés de la Samogitie, » et de signer avec eux un traité formel (20 mai 1390) qui garantissait aux habitants de ce pays le libre exercice de leur culte idolâtre. Certes le sort a rarement poussé aussi loin l'ironie que dans cette bizarre campagne de Wilno, où les croisés de Marienbourg se faisaient les protecteurs officiels du paganisme, tandis que les

enfants de saint Adalbert et de saint Stanislas demandaient à prouver aux Français par un combat singulier qu'ils n'avaient point affaire à des mécréants... Ce double siége de Wilno fut du reste marqué par des actes de barbarie épouvantables. Un jour les assiégés virent se dresser devant eux, du milieu du camp teutonique, une longue perche au bout de laquelle pendait livide une tête bien connue, la tête du prince Casimir, le propre frère du roi Jagello... On était loin déjà des combats courtois du temps de Keystut!

C'est que de part et d'autre on sentait maintenant qu'on touchait à une crise suprême. La situation commençait à se dégager des brouillards longtemps accumulés avec une industrie supérieure; la prodigieuse fiction qui avait charmé et leurré les esprits pendant près de deux siècles s'évanouissait peu à peu devant une réalité tout autrement respectable et saisissante. Les braves compagnons de Boucicaut pouvaient bien encore se persuader que c'était la « guerre sainte » qu'ils faisaient sur les bords de la Wilia; les clairvoyants seigneurs de Marienbourg n'avaient plus cette douce illusion, si tant est qu'ils l'eussent

jamais partagée. L'événement fatal que les chevaliers teutoniques n'avaient cessé de redouter dès l'époque de Mindowé s'était enfin accompli; ce que Zollner de Rotenstein avait un jour naïvement appelé « une calamité immense pour le monde chrétien *et pour l'ordre*, » la conversion des « enfants de Baal » entrait désormais dans le domaine des faits acquis, indéniables. Déjà le successeur de Zollner, le grand-maître Conrad de Wallenrod, n'osait point, dans les négociations qui suivirent la campagne infructueuse de Wilno, contester la validité du « baptême de Cracovie; » le fils d'Olgerd n'était plus le « mécréant Jagel, le chien enragé » d'il y a cinq ans : c'était le roi Ladislas II, un prince chrétien et légitime comme les autres, un monarque auquel le pape Urbain VI donnait même « la première place parmi tous les rois de la terre dans les affections de l'église. » Or l'équivoque grandiose et séculaire des croisades contre les Sarrasins du nord une fois disparue, la condition vitale de l'ordre teutonique se trouvait détruite d'un coup. L'ordre avait été institué et doté pour combattre les païens, pour les convertir par le

glaive; c'était là la tâche qui avait fait sa position en Europe, la « mission » qui lui avait valu l'enthousiasme des preux, la bienveillance inépuisable et prodigue des chefs spirituels et temporels du monde chrétien. Si maintenant il n'y avait plus de païens, s'il ne pouvait désormais être question des ennemis du Christ au delà du Niémen, si, pour propager l'Évangile dans un « pays sans soleil, » point n'était besoin de l'épée des Zollner et des Wallenrod, l'ordre perdait toute raison d'être : dans la meilleure même des combinaisons possibles, il descendait forcément des hauteurs mystiques et augustes qu'il avait occupées jusque-là au simple rang d'une « marche » allemande, d'un fief du saint-empire. Et en effet ce n'était plus au nom de l'église et de la conversion des gentils, c'était au nom de l'empire et d'une donation ancienne de Frédéric Barberousse que l'ordre réclamait désormais la Lithuanie, les provinces de la Baltique, les terres de Dobrzyn et de Culm; il réclamait jusqu'à Pskov et Novgorod! Par deux fois même à cette époque (en 1388 et en 1392), une négociation curieuse et secrète fut entamée entre l'empereur et le grand-

maître Wallenrod touchant le partage complet des états de Jagello. Le projet dut pour le moment être abandonné comme trop « chimérique » au jugement du grand-maître; chimérique également pouvait paraître alors l'essai même beaucoup plus modeste de constituer les terres conquises par les « manteaux blancs » en simple puissance territoriale. Sans parler de sa situation géographique très-précaire, une telle puissance aurait manqué de ce solide point d'appui que donnait aux autres états le principe héréditaire,— car enfin ces grands vassaux de Marienbourg, ils n'étaient que des moines; ce chef de l'état, ce grand-maître de l'ordre, il devait faire vœu de chasteté et ne pouvait fonder une dynastie... Ah! si Luther était apparu dès 1390! Le monde aurait, selon toute probabilité, vu dès cette époque, en Prusse, l'artifice incomparable de « sécularisation » qui plus tard, au XVI[e] siècle, fit la fortune prodigieuse du grand-maître Albert de Brandebourg. En 1390, Conrad de Wallenrod aurait hasardé, lui aussi, bien sûrement le « saut périlleux » vers un trône héréditaire, lui qui déjà aimait si peu la cour de Rome et avait surtout en

horreur les prêtres. « S'il dépendait de moi, disait ce singulier moine, je ne laisserais dans chaque pays qu'un seul prêtre; encore aurais-je soin de l'enfermer dans une haute tour, pour qu'il ne me gâtât pas les gens [1]... » La ressource de la réforme manqua malheureusement à l'ordre teutonique pendant cette « immense calamité » de la conversion de Jagello. Il y avait bien quelque part, à Prague, un pauvre bachelier en théologie qui déjà méditait alors dans une sombre cellule les écrits de Wicleff, et qui bientôt devait donner le branle au monde religieux; mais son action véritable ne commença guère qu'après la catastrophe de Grunwald. D'ailleurs le mouvement de Prague était pour le moins aussi slave et antigermain qu'hérétique et *utraquiste*, il protestait bien plus fortement encore contre le joug de l'empire que contre la corruption de l'église; c'est à un Jagello, à un Witold, que les patriotes de la Bohême devaient plus tard offrir la couronne des Premislaw : la grande idée allemande n'avait aucun « profit à tirer » en se faisant hussite.

[1] Voigt, *Geschichte Preussen's*, t. V, p. 663-664.

Retour étrange et dramatique des choses d'ici-bas, la « mission chrétienne » qui échappait ainsi pour toujours aux grands-maîtres de Marienbourg, elle allait échoir par contre très-légitimement et pour ainsi dire tout naturellement au « baptisé de Cracovie, » à la dynastie de Gédimin. Placé entre deux paganismes aussi sérieux que redoutables, entre la horde d'or du Kaptchak et les Osmanlis du Balkan, le nouveau royaume de Jagello était désormais appelé à une guerre sainte bien différente assurément des « parties de chasse » et des « tables d'honneur » des chevaliers teutoniques dans les forêts de la Lithuanie, — à une croisade véritable qui devait durer trois siècles, qui devait commencer par l'héroïque désastre de Warna (1444) et finir par la glorieuse délivrance de Vienne. En vérité, ce petit fait du « baptême de Cracovie » vers la fin du XIV[e] siècle a eu dans l'histoire des conséquences nombreuses, presque incalculables. Vers la fin de ce siècle, un grand royaume chrétien, le royaume serbe, tombait aux pieds du sultan Amurat, et la victoire de Kossovo sonnait déjà le glas funèbre de l'empire des Paléologues;

or, c'est précisément dans ces années fatidiques que le fils d'Olgerd plantait le signe du Sauveur sur les ruines du temple de Znicz à Wilno, et constituait une forte puissance militaire à l'extrême Occident par la réunion de la Pologne et de la Lithuanie. La Providence semblait ainsi vouloir réparer au nord de l'Europe la perte immense que l'Évangile allait faire au sud; elle élevait au moment opportun une digue salutaire contre les débordements futurs de l'islamisme. Et c'est ici qu'il faut se donner le spectacle de la grandeur morale de ce royaume des Jagellons, qui, sorti d'abord d'un mouvement légitime de réaction slave contre l'esprit envahisseur de l'Allemagne, ne devait pas cependant tarder à défendre les Slaves et l'Allemagne elle-même contre les envahissements de la barbarie orientale. Ce que l'on doit admirer encore davantage peut-être, c'est que ce rôle magnanime et élevé ait été tracé au royaume-uni dès le début et par un barbare, par un païen converti d'hier, un « sauvage » sorti des forêts vierges, et qui jusqu'à la fin de ses jours ne put apprendre à mouler les lettres.

Rien de plus saisissant en effet que le travail continu de Jagello pour marquer son gouvernement d'un cachet occidental, pour faire de son état une puissance éminemment européenne au service de la civilisation et du catholicisme. Ce fut là la pensée immuable du roi Ladislas II, qui sut maintenir sa politique jusqu'au bout dans ce qu'un historien allemand a très-heureusement appelé « un juste-milieu idéal [1], » dans une sérénité de vue qui, tout en affirmant les droits du monde slave à un développement original et indépendant, ne leur sacrifiait cependant jamais les droits plus généraux du monde chrétien. Witold n'aurait pas demandé mieux que de passer outre. Esprit ardent, ambitieux et libre de tout scrupule, le fils héroïque de Keystut et de Biruta tenait à suivre la voie tracée depuis longtemps par ses ancêtres, les grands-ducs de la Lithuanie, et voulait pousser le nouvel état de Jagello à la conquête des régions immenses de l'est. Le royaume des Piasts n'était à ses yeux qu'un arsenal bien muni d'armes modernes et de capitaines intelligents

[1] Caro, *Geschichte Polen's*, t. III, p. 164.

dont il fallait profiter pour accomplir les vastes desseins d'Olgerd sur les contrées du Dniéper et du Don, pour aller briser, à son exemple, la lance lithuanienne aux portes de Moscou. Peu lui importait que l'empire ainsi agrandi de peuples façonnés au rite oriental eût nécessairement subi l'influence délétère de l'église byzantine. Il ne reculait pas non plus devant l'idée d'un arrangement avec la horde d'or du Kaptchak pour le partage des pays situés entre l'Euxin, la mer Caspienne et les monts d'Ural. « Dieu nous a préparé la domination sur toutes les terres, » aimait-il à dire à l'instar de ces lieutenants de Tamerlan avec lesquels il cherchait toujours à entretenir des relations amicales malgré des guerres souvent renouvelées. Contrairement au fils de Keystut, la reine Hedvige, la fille de Louis d'Anjou, avait ses regards tournés du côté opposé, vers l'ouest, vers ce royaume d'Arpad, l'apanage de sa sœur aînée Marie, dont Sigismond de Luxembourg, « fiancé » plus heureux que le duc Guillaume d'Autriche, était parvenu à s'emparer au milieu des déchirements intérieurs de la nation magyare. Après la mort de sa sœur, Hedvige devint même l'héritière

légitime de la couronne de saint Étienne, elle prit résolûment le titre de reine de Hongrie, et aurait bien voulu faire appuyer ce titre par les armes polonaises au delà des Carpathes. Ainsi placé entre son cousin et son épouse, sollicité par deux systèmes opposés, mais dont chacun parlait fortement à la passion et à la raison d'état ordinaire, Jagello sut pourtant s'élever au-dessus de tous les deux vers un ordre d'idées plus général et d'un intérêt permanent. Il n'encouragea les entreprises de Witold qu'autant qu'elles pouvaient fortifier la position catholique du royaume-uni en Europe, et il refusa de s'engager dans les affaires de Hongrie, si riantes que pussent y sembler les perspectives, si fondés que fussent les droits d'Hedvige. A cet égard, il donna des assurances positives et sincères à Sigismond de Luxembourg, le futur empereur, alors que celui-ci vint lui faire une visite « amicale » à Cracovie, en 1396, après avoir, quatre ans auparavant, négocié avec l'ordre teutonique le projet d'un partage de la Pologne. A aucun prix, Ladislas II ne voulut assumer la responsabilité d'une rupture avec l'Occident. Il n'eut qu'une seule ambition, aussi généreuse que bien

entendue, l'ambition de conserver au royaume des Piasts le caractère d'une puissance paisible et bienfaisante au milieu de la république chrétienne. Il n'eut qu'une seule convoitise, assurément légitime; il aspirait à remplacer les seigneurs de Marienbourg dans leur rôle usurpé de défenseurs de la foi et de la civilisation contre la barbarie et le paganisme. Ce duel même avec l'ordre teutonique, duel fatal, inévitable, le fils d'Olgerd l'évita autant qu'il put; il ne le provoqua point, il ne l'accepta qu'à la dernière extrémité, après vingt ans d'une lõnganimité très-pesante, et poussé à bout par un ennemi hautain et perfide, dont le sentiment d'une ruine prochaine n'avait fait pendant tout ce temps qu'augmenter l'aveuglement et l'insolence.

Dans les précieuses archives de l'ordre teutonique qui sont encore conservées à Kœnigsberg, on trouve parfois parmi la correspondance diplomatique de ces temps, caché dans le pli d'une missive officielle, un petit billet écrit par la reine Hedvige à l'insu de son « époux bien-aimé [1]; » la

[1] Voyez entre autres la pièce nº 97 dans le *Codex diplom. Pruss.*, t. IV, p. 138.

fille de Louis d'Anjou y entretient le grand-maître du fâcheux effet que telle mesure ou te procédé des chevaliers a produit sur le roi Ladislas II, et supplie les seigneurs de Marienbourg de ne pas rendre plus difficiles les relations déjà si tendues entre les deux gouvernements. Dans d'autres pièces confidentielles de la chancellerie de Marienbourg, dans les rapports adressés aux « manteaux blancs » par les nombreux agents secrets qu'ils entretenaient à l'étranger, il est aussi souvent parlé de la « disgrâce » encourue par la jeune reine auprès de la cour de Cracovie à la suite de ses continuels efforts pour empêcher tout conflit sanglant avec la Prusse. Les chroniqueurs de l'ordre sont unanimes à lui attribuer presque exclusivement le mérite de la longue paix conservée depuis la campagne désastreuse de Wilno, à lui en garder un souvenir reconnaissant, et il n'est pas douteux en effet que sans son intervention incessante, vigilante, infatigable, ce grand drame ne se fût dénoué bien des années avant 1410. Dans les moments critiques, on voit Hedvige prendre en main les négociations épineuses, traiter directement avec le grand-maître et les *comthurs* influents dans

des entrevues tout intimes, et revenir toujours avec un arrangement quelconque, peu satisfaisant à coup sûr, mais propre à conjurer la collision déjà imminente. Certes cette fille des Piasts, qui, à l'âge de quatorze ans, s'était saisie d'une hache dans la célèbre « scène du guichet, » ne manqua pas non plus de courage et de résolution alors qu'elle fut devenue la femme de Jagello, et qu'elle eut à veiller aux intérêts d'un vaste empire. L'année même qui suivit son mariage, et au moment où le « baptisé de Cracovie » était engagé dans sa mission apostolique à Wilno, Hedvige étonnait le monde par une expédition intrépide qui conserva à la Pologne une de ses plus belles provinces. Sans tarder, sans même prendre l'avis de son royal époux, elle réunit, au commencement de 1387, les barons dévoués et quelques troupes d'élite, et se mit en marche pour la Galicie, sur laquelle Sigismond de Luxembourg, ce « fiancé » de la Hongrie, élevait alors des prétentions au nom de la monarchie de saint Étienne. On aime à se représenter, d'après les chroniques du temps, cette jeune reine de seize ans, « coiffée et gantée de zibeline et montée sur un cheval

magnifique, » traversant ainsi bravement, à la tête d'une petite armée et au beau milieu de l'hiver, un pays occupé par des garnisons hongroises, gagnant à sa cause ou chassant devant elle les capitaines étrangers et recevant le serment d'hommage et de fidélité de ses bons bourgeois de Jaroslaw et de Léopol. Non moins ferme et décidée se montra-t-elle dans la suite à l'occasion de graves démêlés avec les grands vassaux de la couronne, le présomptueux duc de Mazovie, l'intrigant et perfide prince d'Oppeln, et il a été déjà parlé plus haut de la politique vigoureuse, téméraire même, qu'elle voulut suivre dans les affaires de Hongrie après le décès de sa sœur. Seules les affaires de l'ordre trouvaient cette reine toujours désarmée, indulgente à l'excès et inébranlablement pacifique. C'est que là se dressait devant la fille de Louis d'Anjou le souvenir d'un père qui fut l'ami des « manteaux blancs, » qui s'était fait jadis armer chevalier durant une de leurs « croisades, » et dont l'étendard était précieusement conservé dans la fameuse *salle des drapeaux* du château de Marienbourg. Les rusés moines teutoniques avaient soin de rappeler ces faits dans

leur correspondance avec l'épouse de Jagello, d'évoquer souvent « l'âge d'or » de leurs relations si intimes avec le bon, l'illustre, l'incomparable Angevin. « Oh ! si le roi Loys était encore parmi les vivants ! écrivaient-ils avec componction ; nous serions sûrs alors de ne point éprouver de dommage, car c'était un prince juste et amoureux de l'équité, notre bienveillant seigneur en toute occasion, notre défenseur toutes les fois que nous avions besoin d'une protection. Aussi prions-nous jour et nuit pour son âme... » De tels appels ne furent jamais faits en vain au cœur généreux et aimant d'Hedvige ; elle puisa dans ce sentiment de piété filiale une force de résistance et une énergie de volonté vraiment extraordinaires pour calmer des disputes sans cesse renaissantes, pour éteindre des flammes qui s'élevaient à chaque instant sous ses pas, et maintenir pendant de longues années une paix qu'elle savait elle même n'être qu'une trêve. « Tant que je vis, — devait-elle s'écrier un jour douloureusement dans une entrevue célèbre avec le grand-maître Conrad de Jungingen, le successeur de Wallenrod, — aussi longtemps que je vivrai, la couronne saura bien supporter vos iniquités ;

mais après ma mort le châtiment du ciel ne manquera pas de vous atteindre, et une guerre alors inévitable consommera votre ruine !... » Quel que soit le jugement de l'historien réfléchi sur cette politique toute de cœur et d'expédients magnanimes, il n'en restera pas moins ému à la vue d'une femme belle, courageuse, dévouée à la mémoire de son père, qui, en souvenir de ce père, ne cessait de séparer des fers toujours prêts à se croiser, et, blanche colombe de l'arche, ainsi que s'exprime un écrivain contemporain, portait toujours le tremblant rameau d'olivier au-dessus des flots montants de passion et de haine.

Hedvige mourut en 1399[1], et sa douce om-

[1] Ce n'est pas ici le lieu de relever toutes les grâces, toutes les vertus qui ont fait d'Hedvige la reine la plus accomplie, la femme la plus vénérée du monde slave. Elle fut admirable de piété, de charité, d'amour pour les sciences. Elle fonda des écoles sans nombre dans le pays, encouragea par tous les moyens le développement intellectuel de son peuple ; la littérature moderne de la Pologne date de son règne et de son impulsion. Dans son testament, d'une simplicité et d'une grandeur incomparables, et qui nous a été conservé, elle fait deux parts de sa fortune privée, l'une aux pauvres et l'autre à l'université de Cracovie. Citons enfin un mot vraiment sublime de cette sainte femme, mot que rapportent les chroniqueurs contemporains et que le

bre protégea encore longtemps les chevaliers-moines dans les conseils du roi Ladislas II. Soit déférence pour les vœux de sa défunte épouse, soit lassitude et effet naturel d'un âge qui s'avançait déjà rapidement vers la vieillesse, Jagello semblait de plus en plus renoncer à tout appel aux armes dans ces litiges nombreux avec l'ordre, et de son côté le grand-maître Conrad de Jungingen était fermement résolu à maintenir le débat dans le champ clos des chancelleries. Esprit tenace et cauteleux, mais assez clairvoyant pour redouter un choc, le successeur de Wallenrod pratiquait à l'égard de la Pologne un mélange ingénieux d'intrigues perfides et de démarches

peuple a gardé dans ses chants. C'était en 1387 ; le couple royal, nouvellement marié, arrivait à Gnesen, et, selon l'habitude alors générale dans toute l'Europe, les gens du cortége s'abattirent dans la campagne et enlevèrent le bétail des paysans sous le prétexte de fournir aux besoins de la cour. Les malheureux campagnards vinrent se plaindre de la spoliation; ils pleuraient, ils sanglotaient, ils demandaient la restitution de leur unique avoir. Frappé de la profonde consternation d'Hedvige, le roi alla lui-même aux informations et fit prompte justice. « Soyez consolée, dit-il à Hedvige en revenant, j'ai fait rendre leur bien à ces pauvres gens. — Oui, répondit la reine, *mais qui leur rendra leurs larmes?...* »

conciliantes, de convoitises imprudentes et de protestations amicales : système irritant, énervant, et dont le dernier mot, dans la pensée du grand-maître, ne devait jamais être la guerre. Que peuvent cependant les desseins des hommes contre cette logique inexorable des choses et des situations à laquelle nous donnons si souvent et très-improprement le nom de fatalité ? Il n'est pas jusqu'aux digues élevées pour arrêter le torrent des événements qui ne servent parfois à le faire déborder avec plus d'impétuosité et de violence. Conrad de Jungingen voulait évidemment préparer à la Prusse des destinées toutes nouvelles, poser sur les bords de la Baltique les fondements d'un édifice sérieux et solide. Il faisait des efforts très-louables pour relever en Prusse les conditions de prospérité et de bien-être ; il entourait l'agriculture, le commerce et l'industrie d'une sollicitude inconnue à ses prédécesseurs : les travaux de la paix étaient pour la première fois en honneur dans un état qui jusque-là n'avait eu d'estime que pour les parades militaires. Phénomène curieux et au plus haut point instructif, de pareilles vertus gouvernementales, très-précieuses assuré-

ment chez tout autre souverain et d'un augure heureux pour le pays, n'en devenaient pas moins des symptômes alarmants alors qu'elles apparaissaient chez un grand-maître teutonique : elles sonnaient le glas funèbre de l'œuvre séculaire des « manteaux blancs. » La prétention de jouir en toute sécurité et avec quiétude des biens acquis était si peu en accord avec l'idée et l'essence même d'une « milice du Christ, » qu'il n'était guère permis de se tromper sur cet aveu déguisé de déchéance et de licenciement ; une politique tellement bourgeoise d'un ordre tellement chevaleresque impliquait une contradiction étrange, accablante, et dont les chevaliers eux-mêmes ne furent point les derniers à s'apercevoir et à être profondément choqués. Ces cadets des grandes familles accourus des bords du Rhin et du Danube pour continuer sur une terre de « Sarrasins » la glorieuse tradition des Godefroy et des Tancrède, ces fils nobles couverts de pesantes armures, montés sur des coursiers piaffants, tenant toujours d'une main le fusil et de l'autre le chapelet, ils frémissaient à la pensée d'être transformés en « scribes et marchands. » Ce n'était pas la

peine en vérité de prononcer des vœux de chasteté et de jeûner quatre fois par semaine, si l'on devait seulement se morfondre toute la vie dans les bureaux ou faire sur la côte le vilain métier de douanier ! La politique du grand-maître finit par soulever contre elle tous les *comhurs*, tous les preux de Marienbourg ; le propre frère de Conrad, Ulric de Jungingen, était à la tête des mécontents. Il n'y eut pas de sarcasmes assez amers contre le chef si dégénéré d'un ordre qu'avaient illustré les Winric de Kniprode et les Zollner de Rotenstein ; on le peignait sur les murs, racontent les chroniques, on le trouvait digne tout au plus d'être le prieur de moines ventrus, on l'appelait « une nonne pudibonde, » et le lendemain de sa mort on eut hâte de protester, par une manifestation éclatante, contre un règne bourgeois et astucieux qui n'avait que trop longtemps duré. C'est en vain que, sentant sa fin approcher, Conrad avait réuni autour de son lit tous les membres du chapitre pour leur recommander le maintien de la paix, pour les supplier surtout de ne pas lui donner comme successeur son frère Ulric ; le nom de

Ulric de Jungingen fut acclamé d'enthousiasme dans la grande réunion électorale de l'ordre (1407). Ce nom signifiait la guerre.

Pourquoi ne point le reconnaître ? Dans ce défi jeté au sort, il y eut de la part des « manteaux blancs » un réveil de dignité, un effort honorable pour arracher l'ordre au bourbier d'infamies et d'impudences au milieu duquel il se débattait depuis bientôt quinze ans. Il faut lire les documents de ce temps, les pièces volumineuses émanées de la chancellerie de Marienbourg depuis la mort de Wallenrod[1], pour apprécier à sa juste valeur la diplomatie effrontée et tortueuse de son « pacifique » successeur. On y voit le grand-maître traiter sans cesse du partage de la Pologne avec Sigismond de Luxembourg, empereur désigné et roi de Hongrie, en même temps que dans les lettres les plus tendres à l'adresse d'Hedvige il insinue à la fille de Louis d'Anjou, — *reginæ Poloniæ et heredi Ungariæ*, — de revendiquer la succession de son père sur les bords de

[1] Voyez *Codex diplom. Pruss.*, passim, et les trois volumes de *Lites et res gestæ ordinis Cruciferorum*, edd. Titus comes Dzialynski.

la Theiss : Conrad de Jungingen offrait la Hongrie à Hedvige avec le même généreux abandon que put montrer M. de Bismarck au sujet de la Belgique à un certain jour bien néfaste de notre histoire contemporaine. A l'instar de M. de Bismarck également, qui en 1864 prétendait rester en paix avec le roi Christian IX tout en procédant à l'exécution fédérale contre les duchés, le grand-maître, au commencement du xve siècle, affirme, lui aussi, n'attaquer en rien la couronne de Pologne par ses incursions incessantes en Lithuanie, par ces fameuses « croisades » que l'ordre continuait d'organiser de temps en temps en l'honneur de la Vierge et pour le plaisir des hôtes venus de l'étranger. Le litige est porté devant le chef de tous les fidèles ; le pape flétrit en termes indignés ces scandaleuses croisades contre de bons catholiques, il défend aux chevaliers, sous peine d'excommunication, leurs équipées lithuaniennes, — et le grand-maître de protester avec violence contre la bulle de Rome, « bulle surprise par captation[1] ; » ce pieux

[1] *Codex diplom. Pruss.*, t. V, p. 186, n° 137.

moine qui avait juré obéissance filiale au saint-siége, il appelle tout à coup du pape à l'empereur! Il n'est pas non plus de créance véreuse et de cession frauduleuse que le chef prussien ne s'empresse d'acquérir contre Jagello afin d'en faire aussitôt un sujet de revendication; il revendique tantôt telle province en Pologne, tantôt telle autre en Lithuanie, tout en priant le roi Ladislas II de vouloir bien l'éclairer avec « la sagesse qui lui est innée, » si par hasard ou par mégarde il arrivait à l'ordre de ne pas se conformer très-scrupuleusement aux stipulations convenues. Les historiens récents de l'époque qui nous occupe, un Szajnocha, un Caro, ne dissimulent pas leur satisfaction lorsque, au sortir du récit de la diplomatie cauteleuse et suffocante de Conrad de Jungingen, ils se trouvent enfin en face de son frère, le grand-maître Ulric; ils respirent avec volupté un air purifié par le canon après s'être aussi longtemps attardes dans une atmosphère surchargée de « miasmes. » Combien plus fort et plus épanoui devait être à cet égard le sentiment des « manteaux blancs, » des acteurs mêmes du drame! Le règne des « scribes » a vécu; c'était

maintenant à la vaillante et noble chevalerie de reprendre son rôle, de relever l'ordre de son abaissement profond, et de faire sentir au baptisé de Cracovie tout le poids de l'épée teutonique.

« On ne saurait nier, — dit à cet endroit l'historien allemand souvent invoqué dans le cours de cette étude[1], — on ne saurait nier que Jagello n'ait gardé jusqu'au bout des dispositions conciliantes; il est également juste de reconnaître que les bases de l'arrangement proposé au moment suprême de la crise par le roi de Pologne étaient au plus haut degré conformes aux exigences d'une saine politique; mais le *chevalier* l'emporta sur le chef de l'état dans l'esprit du grand-maître : le chevalier Ulric de Jungingen n'eut de pensée que pour la guerre... » D'ailleurs tout semblait favoriser les « manteaux blancs » dans leurs desseins et présager à la lutte une issue heureuse et splendide. Les négociations avec Sigismond de Luxembourg, tant de fois reprises et abandonnées, venaient enfin d'aboutir à un

[1] Caro, *Geschichte Polen's*, t. III, p. 308.

traité secret qui promettait des résultats magnifiques. Dans l'action qu'on allait engager, le roi de Hongrie et vicaire de l'empire était appelé à jouer jusqu'à la dernière heure le rôle d'un médiateur bienveillant; à la dernière heure pourtant, il devait jeter le masque, dénoncer la paix à Jagello et procéder avec la Prusse au démembrement de la Pologne. Un subside de 370,000 florins hongrois était assuré à l'honnête alliée; 40,000 furent payés sur-le-champ. « J'ai compté moi-même les pièces une à une, nous informe le bon Eberhard Windeck, le secrétaire de Sigismond, dans ses précieux mémoires; c'étaient de belles pièces, toutes marquées au grand lis (le lis d'Anjou)... » Chose curieuse, alors comme en 1866, la Prusse étonna le monde par l'abondance de son trésor et la perfection de ses armes. « J'ai toute une tour remplie d'or, aimait à dire Ulric, et plus qu'il n'en faut pour conquérir dix royaumes... » « Les fonderies de Marienbourg, remarque de son côté un écrivain de l'ordre, fabriquèrent à ce moment un canon d'une grandeur et d'une puissance extraordinaires, et tel que ne le connurent point les autres pays; » — c'était le fusil à aiguille de ce temps!... On ne négligea pas non plus les moyens qui pouvaient diviser l'ennemi et introduire la discorde dans son camp. On connaissait de longue date l'esprit ambitieux et délié de Witold, et l'on essaya de le détacher de la fortune de Jagello. Il était le lieutenant du roi à Wilno avec le titre de grand-duc : on lui fit entrevoir un trône indépendant et une couronne héréditaire en Lithuanie, « son apanage légitime. » Rebuté par le fils de Keystut, on se tourna du côté de Jagello; on voulut (pensée absurde et ridicule!) lui persuader de rester « neutre » dans un conflit possible entre l'ordre et le grand-duc Witold! « Une guerre avec la Lithuanie est une guerre avec la Pologne, » répondit l'ambassadeur du roi Ladislas II, l'archevêque de Gnesen. « Merci de votre franchise, répliqua le grand-maître; c'est donc du côté de la Pologne que j'ouvrirai les hostilités; au fait, mieux vaut attaquer l'ennemi à la tête qu'aux pieds[1]... » Il at-

[1] « Il faut frapper l'Autriche non pas à ses extrémités, mais au cœur, » devait dire également de nos jours la Prusse dans la fameuse dépêche Usedom au général La Marmora du 17 juin 1866.

taqua aussitôt Dobrzyn (août 1409), et donna par là le signal de la guerre, de la « grande guerre, » — *bellum magnum*, *bellum stupendum*, *bellum punicum*, ainsi que l'appellent les chroniqueurs du xve siècle Ce n'est toutefois que dans l'été de l'année suivante qu'eut lieu la campagne décisive. Elle ne dura qu'un mois et ne compta qu'une seule bataille rangée; mais cette bataille fut l'immense désastre de Grunwald.

Lorsque, dans la matinée du 15 juillet 1410, le soleil, en se levant sur la grande route de Marienbourg, commençait à éclairer de ses ardents rayons le vaste amphithéâtre qui, des hauteurs de Tannenberg, s'étend en pentes douces jusqu'aux buissons de Grunwald, deux armées, on dirait deux mondes, s'y trouvaient déjà en présence. D'un côté, dans les broussailles de Grunwald, c'était Jagello avec ses Polonais, ses Lithuaniens, des mercenaires tchèques et valaques et jusqu'à un corps auxiliaire de Tatares que Witold, « l'ami des khans, » n'avait pas hésité à amener avec lui sur le champ de bataille. En face, sur le plateau de Tannenberg, les chevaliers teutoniques, couverts du fameux manteau blanc à la croix noire,

parcouraient les rangs de leurs troupes bien disciplinées et des mercenaires nouvellement engagés; ils saluaient aussi avec joie les anciens frères d'armes, les « frères allemands, » les preux et vaillants fils nobles de toute l'Europe, qui, cette fois comme toujours, s'étaient empressés de venir à la rescousse du glorieux ordre dans sa lutte suprême avec les « païens. » Jamais la chrétienté n avait encore vu un pareil déploiement de forces, car le grand-maître commandait dans cette journée à plus de quatre-vingt mille hommes, et le roi Ladislas II à plus de cent mille. Ulric de Jungingen n'était nullement préoccupé de la supériorité numérique de l'adversaire. « Cette vile tourbe a plus de cuillers que d'épées, » avait-il dit à ses *comthurs* bardés de fer, lorsqu'il fut question un jour de l'armée que saurait réunir Jagello. Et que pouvaient en effet les grossiers arcs et les ridicules catapultes des pauvres Lithuaniens contre les fusils, alors déjà très-perfectionnés, de l'ordre, et contre les canons « extraordinaires » des célèbres fonderies de Marienbourg? D'ailleurs, dans le camp des chevaliers, tout le monde savait déjà la grave nouvelle que Jagello

cachait soigneusement depuis trois jours à ses troupes, la nouvelle que Sigismond de Luxembourg venait enfin de dévoiler son jeu. Les ambassadeurs de Sigismond avaient jusque-là constamment accompagné Ladislas II dans sa marche vers la Prusse; ils étaient des médiateurs, ils allaient d'une armée à l'autre avec des propositions de paix, lorsque soudain, le 12 juillet, trois jours avant la bataille, ils remirent au roi une lettre du vicaire de l'empire qu'ils portaient sur eux depuis longtemps, — et cette lettre était tout simplement une déclaration de guerre!

Les heures s'écoulaient, le soleil s'approchait déjà du zénith, et les Polonais ne faisaient pas encore mine de quitter le bois de Grunwald. Le roi Ladislas, qui le matin avait assisté à deux messes et qui avait communié la veille avec toute son armée, était toujours en prière dans une petite chapelle située au bord d'un étang. Très-gênés dans leurs pesantes armures et plus exposés que l'ennemi aux chaleurs d'un jour d'été par la position qu'ils occupaient sur le plateau, les chevaliers teutoniques devenaient impatients du combat, et les *comthurs* s'assemblèrent pour aviser au moyen d'amener Jagello en champ clos. Les plus âgés dans le conseil rappelèrent alors un antique usage de la chevalerie, qui autorisait l'envoi à une armée trop lente dans ses mouvements de deux glaives nus en signe d'une provocation solennelle, à laquelle l'adversaire était tenu de répondre immédiatement, sous peine de forfaire à l'honneur. On acclama l'avis, et on eut soin que, des deux hérauts d'armes qu'on chargea de cette mission, l'un fût «l'homme» de Sigismond, et portât l'écusson de l'empire, un aigle noir sur un champ d'or. Ce langage symbolique des deux glaives nus, peu usité et mal compris dans le camp même des chevaliers, fut fort improprement interprété par les Polonais : ils y virent une raillerie amère sur le piteux état de leur armement, et pour ainsi dire l'*illustration* du propos déjà bien connu d'Ulric sur «les cuillers et les épées [1]. » Il paraîtrait que Jagello, lui aussi,

[1] Eberhard Windeck, le secrétaire de Sigismond de Luxembourg, se méprend également dans ses mémoires sur la signification de ces deux glaives, qu'il dit de plus avoir été trempés dans du sang. Il est hors de doute pourtant que c'était là un usage de la chevalerie; mais

n'en jugea pas autrement, car des larmes brillèrent dans ses yeux pendant l'étrange scène où les hérauts, s'acquittant de leur mandat, lui tinrent le langage qui suit : « A toi, roi, et à toi, prince Witold, nous apportons, au nom du grand-maître, du grand-maréchal et de tous les frères de l'ordre, ces deux glaives nus afin qu'ils vous servent de secours et d'encouragement dans le combat que vous allez accepter aujourd'hui. Et de même ces seigneurs de l'ordre vous permettent de choisir le lieu de la rencontre dans tel endroit qui pourra vous convenir. C'est pourquoi ne perdez pas de temps, ne vous cachez pas dans le crépuscule du bois, ne vous dérobez pas dans votre pusillanimité, et n'éludez pas un combat que vous ne saurez éviter !... » Le roi répondit avec une humilité toute chrétienne : « Nous ne cherchons d'autre encouragement qu'en Dieu; c'est en son nom que nous acceptons vos glaives

était déjà bien tombé en désuétude à cette époque et presque complétement oublié. Voyez l'*Histoire et chronique du petit Jehan de Saintré* : « Comment Saintré envoya par deux hérauts d'armes deux haches à messire Enguerrant. » (P. 153, éd. 1830.)

et que nous allons aussitôt donner le signal de la lutte. Nous ne saurions vous indiquer le lieu de la rencontre, car Dieu seul connaît et désigne le champ des combats. Il l'a déjà choisi pour vous comme pour nous... »

Il disposa ensuite son armée : il en confia les deux ailes, les deux « cornes, » au prince Witold et au porte-glaive de la couronne, Zindram de Maszkowice; lui-même il prit place au centre et donna pour mot d'ordre : « Cracovie et Wilno. » Les Polonais commencèrent à déboucher du bois de Grunwald en entonnant l'hymne antique de leur premier apôtre saint Adalbert, le fameux chant de *Boga Rodzica*, leur « péan militaire » depuis des siècles [1]. Pour ne pas rester trop longtemps exposés à l'action meurtrière de l'artillerie prussienne, ils eurent hâte d'en venir aux mains avec les « manteaux blancs; » l'intervalle qui les séparait des collines de Tannenberg, ils le traversèrent impétueusement, « portés sur les ailes de la mort, » couvrant littéralement la route de ca-

[1] Le lecteur étranger lira peut-être avec intérêt les premières strophes de cet hymne dans l'élégante traduction latine qu'en a donnée le célèbre Sarbievius au XVI[e] siècle

davres. Bientôt la mêlée devint générale. La bataille eut trois phases successives dont les deux premières semblèrent donner le dessus aux seigneurs de Marienbourg. La « corne » gauche, celle que commandait Witold, fut surtout fortement entamée; le corps auxiliaire de Tatares s'était dispersé au premier choc, semant au loin l'alarme. Il y eut un moment où le roi lui-même ne dut son salut qu'à l'intervention d'un jeune secrétaire de sa chancellerie, de celui qui plus tard fut le grand cardinal Zbigniew de Olesniça. Vers la fin cependant, Witold réussit à rétablir ses lignes ébranlées, et dans un dernier effort, après des

(*Carmina*, lib. IV, ode 24 : Ad D. Virginem matrem, pæan militare Polonorum quem divus Adalbertus apostolus et martyr conscripsit, regnoque Polonarium testamento legavit.)

Diva per latas celebrata terras
Cælibi numen genuisse partu,
Mater et virgo, genialis olim
Libera noxæ :
Dulce ridentem populis puellum
Prome formosis, bona mater, ulnis,
Expiaturum populos manu demitte puellum;
Integram nobis sine labe vitam,
Prosperam nobis sine clade mortem,
Christe, stellatasque Maria divûm
Annue sedes.

heures de carnage, les Polonais remportèrent la victoire, — une victoire comme en ont enregistré rarement les annales ensanglantées de ces rudes âges. L'armée ennemie fut complétement anéantie; elle perdit tous ses drapeaux, au nombre de cinquante et un; 40,000 de ses hommes furent faits prisonniers, 18,000 avaient péri dans le combat, et parmi ces derniers étaient le grand-maître Ulric, le grand-maréchal, le grand-intendant, le grand-trésorier et presque tous les *comthurs* de l'ordre. Placé sur une colline, Jagello put contempler vers le soir le spectacle sublime et horrible d'une « vallée de Josaphat » que couvraient des milliers de cadavres, des chevaux mutilés, des monceaux d'armures brisées et ces canons extraordinaires tant redoutés, dont la gueule maintenant refroidie avait vomi pendant des heures la mort et la dévastation dans les colonnes qui débouchèrent des broussailles de Grunwald. Les larges manteaux blancs dispersés sur le champ semblaient former l'immense linceul d'une tombe vaste comme le monde, et le soleil couchant venant encore embraser le tableau de ses lueurs rougeâtres, le ciel et la terre

ne parurent un instant qu'une seule et grande mare de sang. Le vieux roi se mit à genoux en versant des larmes ; il remercia Dieu et pria pour les morts. Il ordonna ensuite de rechercher le corps du grand-maître et de le renvoyer avec tous les honneurs à Marienbourg; puis il alla embrasser Witold, le héros de la journée, et l'octogénaire Janusz, duc de Varsovie et de Czersk, descendant de ce duc Conrad de Mazovie qui, le premier, deux siècles plus tôt, avait installé et doté le perfide ordre teutonique sur la terre polonaise pour la défense du royaume de Piast et la sauvegarde de ses frontières.

Le « jugement de Dieu » annoncé de longue date par la grande visionnaire scandinave avait enfin commencé. « Le jour viendra, avait dit sainte Brigitte [1], où les chevaliers teutoniques auront la mâchoire brisée, le bras droit et la jambe droite arrachés : ils vivront encore, mais seulement pour témoigner de leur propre iniquité, » — et la prophétie allait maintenant se réaliser à la lettre. Certes les conditions imposées

[1] *Revelationes sanctæ Brigitæ*, lib. II, cap. XIX.

par Jagello aux vaincus de Grunwald (paix de Thorn, 1411) ne furent point onéreuses : il ne leur prit que la terre de Dobrzyn et la province de Samogitie ; mais les graves symptômes révélés pendant la « grande guerre » n'en laissèrent pas moins prévoir dès lors la ruine complète et prochaine de l'ordre teutonique. « Bien lamentable, — ainsi s'exprime un chroniqueur contemporain, — et calamiteux au delà de toute expression fut le sort du saint ordre après cette bataille de Tannenberg. Les nobles, les vilains et tous les bourgeois de la Prusse s'abattirent sur les castels de nos chevaliers et les livrèrent au roi de Pologne en lui jurant fidélité et obéissance. A l'exemple des nobles, des bourgeois et des gens du peuple, les évêques, eux aussi, les prêtres, les hommes de toute condition, passèrent au vainqueur, et il y eut une si grande trahison parmi les habitants, un si effroyable changement des cœurs dans toute la Prusse, qu'on en chercherait vainement un autre exemple en pays chrétien... » Cette défection générale de toutes les classes de la nation n'embarrasse pas légèrement les historiens allemands qui s'obstinent à parler de la civilisation

et de la prospérité que « les manteaux blancs » avaient implantées sur les bords de la Baltique. La vérité est que les « seigneurs croisés » ont de tout temps opprimé et pressuré le peuple prussien, qui, par un jeu de mots significatif et douloureux, n'appelait jamais ces maîtres farouches autrement que « les seigneurs crucifiants [1]. » La vérité est que, dès 1440, une révolte toute semblable à celle qui eut lieu pendant la « grande guerre, » une révolte spontanée des nobles, des bourgeois et des paysans de la Prusse devait encore une fois éclater contre cet ordre teutonique, de plus en plus dégénéré et abaissé, et cette fois le soulèvement finit par proclamer la souveraineté dans ces pays du roi de Pologne, Casimir IV. Alors la « ligue de Marienwerder » acheva l'œuvre inaugurée dans la journée de Grunwald, et fit du grand-maître Louis de Erlichshausen l'homme lige et le vassal du petit-fils du « baptisé de Cracovie. »

[1] *Kreuziger* au lieu de *Kreuzritter*. Voyez le chroniqueur de l'ordre, Lindenblatt, *Jahrbücher*, 287.

DEUX DIÈTES

CHAPITRE IV

DEUX DIÈTES

Le *parlement* de Horodlo. — Lente initiation de la Lithuanie. — L'entrée dans le *Blason*. — Autonomie du grand-duché. — Le premier et le dernier des Jagellons. — Diète de Lublin. — Annexion définitive.

Au commencement du mois d'octobre 1413, trois ans après le « jugement de Dieu » dans la plaine de Tannenberg, une petite ville située aux bords de Bug, sur les confins des terres de Piast et de Gédimin, recevait dans ses murs des hôtes nombreux et illustres dont les traits fidèle-

ment reproduits, au lieu même de la réunion, dans une fresque contemporaine, devaient charmer pendant des siècles les regards de tout visiteur du château royal de Horodlo [1]. On y voyait d'un côté le vieux roi Ladislas II à la tête des prélats, barons et nobles de la Pologne; de l'autre, on distinguait le grand-duc Witold avec les évêques, princes et boyars de la Lithuanie; la peinture représentait les premières grandes assises du royaume-uni, le premier « parlement » que tinrent ensemble en cette année 1413 le peuple d'Hedvige et le peuple de Jagello.

Associée déjà depuis vingt-sept ans aux destinées de la Pologne, sous le sceptre du fils d'Olgerd, la Lithuanie avait été, pendant cette période, lentement, graduellement, initiée à la société chrétienne et à la civilisation occidentale. En 1387, on s'en souvient, au lendemain même de la destruction du temple de Znicz à Wilno, le grand-duché recevait des mains de son prince la première charte politique, ce *salubre monumentum jurium ac libertatum*, qui assurait aux anciens

[1] Sarnicki, *Annales Poloniæ*, VII, 1166.

adorateurs de Perkunos la jouissance de leurs biens, la libre disposition de leurs propriétés, la faculté de se marier, de tester et d'obtenir justice dans leurs litiges sans l'intervention du *kniaz*. Treize ans plus tard, alors qu'avec la mort d'Hedvige semblait disparaître le symbole vivant et gracieux des « promesses, » des « fiançailles, » contractées tacitement entre les deux peuples dans la personne de leurs deux souverains, un acte écrit et solennel vint définir une situation et préciser un droit jusque-là demeurés dans le vague. Witold était nommé grand-duc à vie dans le pays au delà du Niémen, et dans les assemblées distinctes tenues l'une à Wilno et l'autre à Radom (18 janvier et 11 mars 1401), la nation de Piast et la nation de Gédimin prenaient l'engagement de se prêter assistance mutuelle contre tout ennemi du dehors et de régler aussi d'un commun accord la question de succession, à la mort de Jagello ou de Witold. Tel était le caractère légal des relations entre Cracovie et Wilno jusqu'à la journée de Grunwald, et cette autonomie complète laissée au grand-duché fut un des prétextes spécieux que mettaient toujours en avant les seigneurs de

Marienbourg pour en déduire leur droit d'être à la fois en paix avec Cracovie et en guerre avec Wilno, pour prétendre ne porter aucune atteinte aux droits de la « couronne » par leurs incursions dans les terres des « Sarrasins. » Enfin la « grande guerre » vint ajouter une nouvelle pierre angulaire à l'édifice ébauché lors du baptême de Ladislas II. Sarmates et « Sarrasins » avaient mêlé leur sang dans la « vallée des morts, » au pied du Tannenberg; ils avaient combattu ensemble et écrasé un ennemi séculaire, redoutable; pleins encore des ardeurs de la lutte et de l'enthousiasme du triomphe, ils se rencontraient maintenant (octobre 1413) pour la première fois dans une assemblée législative commune, — *conventio generalis, parlamentum*, ainsi que s'expriment les documents officiels. — et ils décidaient de plus « de tenir de pareilles conventions ou parlements pour le bien et le profit de l'empire toutes les fois que besoin serait, de les tenir soit à Lublin, soit à Parczow ou dans tel autre lieu avec le consentement et l'autorisation du roi... »

Ainsi la Pologne, dans l'espace d'un quart de siècle, venait d'introduire le pays « sans soleil »

dans la grande famille chrétienne et de le doter de tous les droits de la vie civile; elle lui assurait ensuite une autonomie pleine et entière, et finissait par l'appeler à la vie politique, au régime de discussion, au noble exercice des libertés parlementaires; elle faisait un souverain de ce boyar lithuanien qui naguère encore ne connaissait que « l'esclavage organisé, » et ne pouvait disposer de sa fortune ni marier sa fille sans la permission d'un chef autocrate. Rien de plus original du reste que la manière dont il fut procédé, dans la diète de Horodlo, à cette dernière et suprême initiation. Les temps féodaux ne connurent d'homme pleinement libre que le gentilhomme, le noble; lui seul aussi eut droit de suffrage dans les rares pays qui jouissaient d'un régime représentatif; seul il fut électeur et éligible « citoyen actif, » s'il est permis d'employer une expression toute moderne, mais parfaitement adaptée à la circonstance. La Pologne partageait à cet égard une croyance alors universelle, et il serait ridicule de vouloir lui en faire un reproche; une recherche impartiale lui reconnaît au contraire le mérite d'avoir pratiqué le principe nobiliaire avec une

libéralité et une largeur d'esprit étonnantes [1]. Dans les états de l'Occident, c'était le souverain qui conférait les priviléges politiques à celui qui n'en jouissait point par droit de naissance ; il le faisait noble, le créait chevalier et lui « donnait des armes. » Autre fut l'application de cette idée en Pologne. Là, par suite d'un mélange curieux de l'ancienne constitution slave, basée sur la commune, sur le clan et de l'institution féodale de la chevalerie, les « armes » n'étaient point individuelles et n'étaient pas créées par le souverain. Les blasons (*herby*) étaient en quelque sorte fixes et d'un nombre limité ; chacun de ces blasons avait son appellation propre (Je-

[1] Les « nobilitations » étaient très-fréquentes en Pologne pour des actions d'éclat et des services rendus à la chose publique. Sous le roi Sigismond-Auguste, des villes entières furent anoblies, et les électeurs, au XVIe siècle, étaient au nombre de 200,000, chiffre supérieur de beaucoup (eu égard à la population) à celui du corps électoral de la France avant 1848. En France, avant 1848, la classe gouvernante disait : « Enrichissez-vous ! » à ceux qui aspiraient au droit de suffrage. Dans la Pologne du XVIe siècle, la classe gouvernante disait : « Ennoblissez-vous ! » Franchement, sous ce rapport, il n'y a pas encore de quoi crier anathème à la république des Sarmates.

lita, Pilawa, Nalencz, Poray, etc.), et appartenait à une « fraternité, » à une « maison, » c'est-à-dire à tout un groupe de familles originairement unies entre elles par l'étroite parenté du clan [1]. En devenant noble, on « entrait dans un blason » déjà existant, on était reçu dans une « maison, » adopté par une « fraternité » de familles. C'est ainsi qu'après la victoire célèbre de Wielko-Luki le grand-connétable Zamoyski fit entrer un bon nombre de soldats dans sa « maison de Jelita, » et ce système fut également pratiqué sur une vaste échelle à l'égard de la Lithuanie lors de l'assemblée de Horodlo. Les « maisons, » les « fraternités » polonaises de Leliwa, de Zadora, de Topor, etc., reçurent alors dans leurs « blasons » les familles boyares des Monwid, des Jawnis, des Butrym. Le lecteur moderne est en-

[1] On écrit par exemple Adam *Poray* Mickiewicz, Jean *Janina* Sobieski, Joseph *Ciolek* Poniatowski (les noms en italique sont les blasons), comme on écrit Marcus Tullius Cicero, Caïus Julius Cæsar. En effet, les « fraternités » polonaises (*bractwa, domy*) répondent aux *gentes* des Romains, aux φρατρίαι ou φυλαί des cités grecques, aux clans des Écossais. Le *herb* est en même temps le blason et le nom du clan primitif (*rod, gmina*).

clin à sourire en trouvant dans les annales des siècles passés, et jusque dans des pièces officielles, l'union des deux pays de la Vistule et de la Wilia désignée si souvent du nom de « fiançailles, » ou du nom encore plus insolite « de l'anneau nuptial d'Hedvige ; » ce fut cependant la foi de ces temps, l'idée fondamentale du royaume des Jagellons. En 1386, au moment où le fils d'Olgerd jurait devant l'autel du Christ amour et fidélité à la fille de Louis d'Anjou, plusieurs parmi les princes et les seigneurs lithuaniens épousèrent des demoiselles « léchites » en signe du mariage entre les deux nations De même, c'est une espèce de mariage mystique, une « union d'amour » que la noblesse polonaise déclarait contracter avec la noblesse de la Lithuanie par ce document de Horodlo, que nous transcrivons ici dans son originalité naïve et touchante [1] :

« Au nom de Dieu, *amen*. En mémoire éternelle. Celui-là ne connaîtra jamais la grâce du salut,

[1] On en trouvera le texte latin dans Rzyszczewski, *Codex dipl. polon.*, I, 286, nº 162.

qui ne se sera point appuyé sur l'amour. L'amour seul ne travaille pas en vain ; éclatant par lui-même, il éteint les haines, adoucit les ressentiments, procure à tous la paix, réunit ce qui a été dispersé, relève ce qui est tombé, aplanit les aspérités, redresse les choses courbées, assiste chacun, n'offense personne, et quiconque se réfugiera sous son aile trouvera la sécurité et ne craindra les menaces d'aucun. C'est l'amour qui crée les lois, gouverne les royaumes, organise les cités, conduit les états de la république vers les meilleures fins, perfectionne les vertus des vertueux, et quiconque le méprise perd tous les biens. C'est pourquoi nous, prélats, barons et nobles de la couronne de Pologne, voulant reposer sous le bouclier de l'amour et inspirés d'un sentiment pieux, nous avons uni et lié, et par le présent document déclarons en effet unir et lier nos maisons, nos générations, nos familles, nos blasons et nos armoiries, avec tous les barons et boyars des terres lithuaniennes, afin que dorénavant et pour tous les temps ils puissent se servir des blasons, armoiries et devises que nous avons hérités de nos pères et aïeux, et en jouir, en signe de vrai amour, comme s'ils les avaient reçus de leurs propres aïeux en légitime héritage. Qu'ils s'unissent donc à nous en amour et fraternité, et qu'ils deviennent nos égaux par la communauté du blason comme ils sont déjà nos égaux par la communauté de la foi, des droits et des priviléges. Et nous leur promettons, sous la foi de l'honneur et du serment, de ne les abandonner en aucune contrariété ni danger, mais au contraire de les assister en toute occasion, leur donner des conseils

contre toute entreprise ennemie, et intercéder avec zèle et ardeur auprès de nos doux maîtres, notre auguste seigneur Ladislas, par la grâce de Dieu roi de Pologne, et notre illustrissime prince Witold, grand-duc de la Lithuanie, afin qu'ils ouvrent toujours plus largement pour nos frères de la Lithuanie la main de la libéralité, les gratifient de libertés toujours plus généreuses, et ne cessent jamais d'augmenter envers eux les grâces et bienfaits; ce que de leur côté lesdits sires des terres lithuaniennes ont promis également de faire à notre égard sous la foi de la parole et du serment... »

« Le parlement de Horodlo mit le sceau à une union des peuples comme on n'en rencontre guère de pareille dans toute l'histoire européenne, » dit M. Caro[1], et ce jugement mérite d'être recueilli; il vient d'un fils dévoué de la Germanie, d'un érudit estimable, mais qui à chaque pas trahit sa répugnance pour la grande conception de Jagello, son regret patriotique que l'Allemagne ait échoué dans sa « mission providentielle » sur les bords du Niémen et de la Wilia. Sans exemple en effet est une telle association entre deux états longtemps

[1] *Geschichte Polen's*, t. III, p. 404.

ennemis, acharnés dans leurs luttes séculaires, différents de race, de langue, de religion et de culture, et finissant pourtant par se joindre, par se fusionner au nom de l'Évangile, au nom de la liberté et « de cet amour qui seul fonde les empires. » Pour la première fois au monde, un grand empire était fondé sans qu'il en eût coûté une seule goutte de sang. Et qu'elle est imposante aussi la diète de Horodlo par le respect religieux qu'elle porta au droit historique, à la nationalité et à l'indépendance du pays de Gédimin! En échange de tant de bienfaits accordés, elle n'imposa même pas à ce pays le sacrifice d'une autonomie assurément gênante, et ne lui demanda pas de renoncer à son « particularisme » en vue d'un parlement centralisateur, de cette *conventio generalis* qu'on se promettait seulement de réunir toutes les fois que le bien et le profit de l'empire le réclameraient. Supérieur au peuple de Jagello par sa civilisation, par sa puissance, par sa richesse, par ses armes, le peuple d'Hedvige ne s'arrogea pourtant à son égard aucun droit d'aînesse et ne prétendit même pas le « diriger » dans la vie politique à laquelle

il venait de l'appeler. Un article formel de la « constitution » de Horodlo réservait expressément aux « indigènes seuls » toutes les hautes positions des palatins, des castellans et des starostes, ainsi que tous les emplois inférieurs dans le pays au delà du Niémen. Après comme avant Horodlo, la Lithuanie était un grand-duché distinct, associé seulement à la Pologne par l'union personnelle d'une dynastie commune, et elle demeura telle encore pendant près de deux siècles, jusqu'au moment où l'extinction douloureusement prévue de cette dynastie commune vint apporter de toute force une modification notable au contrat international de 1413. Ce fut l'œuvre de la célèbre diète de Lublin (1569).

A un siècle et demi de distance, cette diète de Lublin est à la fois un complément et un contraste de la réunion de Horodlo. Contemplons un moment la situation du royaume-uni vers la seconde moitié du XVIe siècle, alors que touche au terme de son règne le dernier des Jagellons, ce roi Sigismond-Auguste qui présente un pendant si ingénieux, si *affiné*, à la rude figure du premier fondateur de la glorieuse dynastie. Certes le grand

fils d'Olgerd fut loin d'être un « ours tout velu, » un « chien enragé, » ainsi qu'aimaient à le proclamer les chevaliers teutoniques. Le jeune prince qui, dès son avénement au trône de Gédimin, conçut la pensée de génie de convertir son peuple et de le réunir à la Pologne, le profond politique qui a su toujours se maintenir dans un « juste-milieu idéal » entre les aspirations légitimes du monde slave et les intérêts encore plus légitimes de la civilisation occidentale, le kniaz autocrate enfin qui comprit si vite et si bien les devoirs et les fonctions d'un monarque constitutionnel, — un tel homme, quoi qu'on ait dit, ne manqua point d'une intelligence vraiment supérieure. De nombreux témoignages prouvent du reste que le fier « Sarrasin » a baissé sa tête et élevé son cœur lors du baptême de Cracovie, que sa nature a changé sous l'influence pénétrante d'Hedvige, au contact du christianisme et de la société civilisée de Pologne. Combien différent en effet du perfide et ingrat vainqueur de Keystut nous apparaît le héros de Grunwald, qui accepte avec humilité l'insolente provocation des deux glaives nus et donne une leçon de résignation et de foi aux orgueilleux

chevaliers, les serviteurs attitrés du Christ! Combien touchant en général est le spectacle de la longanimité du roi envers les seigneurs de Marienbourg, longanimité due à l'ascendant gracieux de cette fille d'Anjou dont l'esprit pacifique inspire après elle les conseils de Cracovie jusqu'à la « grande guerre ; » — il inspire même les conditions peu rigoureuses de la paix de Thorn! Qu'il est attendrissant aussi, ce barbare illettré dans sa sollicitude constante pour la propagation des écoles, pour la diffusion des lumières, pour la splendeur de l'université de Cracovie! En rapportant sa mort, les chroniqueurs l'attribuent à la mauvaise habitude qu'avait le roi de passer les longues heures du soir dans le bois, « pour écouter le chant des rossignols, » — et c'est là encore un trait qu'on est étonné de trouver chez l'ancien conspirateur de Krewa. Avec tout cela cependant, Ladislas II n'en garda pas moins plus d'une empreinte de son origine « sylvestre » et d'une jeunesse passée au milieu des habitants de la *numa*. Ses goûts n'étaient point des plus délicats : il aimait surtout les plaisirs de la chasse et de la table. « Il faut brûler un cierge à Dieu et

une petite chandelle au diable, » lui échappa-t-il un jour de dire dans une circonstance solennelle, et ce mot peint d'une manière saisissante le baptisé de Cracovie, qui ne laissa point par moments d'avoir recours au génie des maléfices. Peu porté à l'épanchement, il rappelait souvent à ses interlocuteurs « que la parole sortait de la bouche petite comme l'oiseau et revenait grande comme le chameau. » Il péchait surtout par cette méfiance excessive qui accompagne presque toujours l'homme transplanté d'une société naïve ou d'un rang obscur dans une sphère plus cultivée et polie : on eut par exemple toutes les peines du monde à lui persuader que la chancellerie de Marienbourg n'avait pas voulu se moquer de lui alors que dans une de ses missives elle parla un jour de la « sagesse innée » du roi. Il n'est pas jusqu'à ses rapports avec Hedvige que le fils d'Olgerd n'ait ainsi parfois assombris de cette disposition soupçonneuse, et l'histoire le lui a reproché très-amèrement et très-justement à coup sûr. On aurait tort cependant d'y voir l'indice d'un cœur bas et méchant : chez Jagello, comme chez cet autre « Sarrasin » qu'a su créer le génie immortel de Shak-

speare, c'est plutôt le défaut d'une âme humble et ingénue, persuadée de son peu de mérite et à la fois ravie et étonnée d'un bonheur « surhumain. »

Tout l'opposé d'une nature « sylvestre, » au plus haut point cultivée au contraire, élégante et *corteggianesque*, — pour employer une expression de son temps, — nous apparaît la figure du dernier des Jagellons, de Sigismond-Auguste, un vrai prince de l'époque de la Renaissance. L'histoire et la poésie ont célébré à l'envi son amour tragique pour la malheureuse princesse Radziwil, bien que le souvenir de cette grande passion de jeunesse ne l'ait point toujours préservé des séductions des femmes, ses « faucons, » comme il disait avec un triste sourire. Le premier des rois polonais, il parlait les langues étrangères, — la langue du Tasse, de Calderon et de Luther, — et portait le costume espagnol. « Humaniste, » quelque peu libre penseur et surtout fin connaisseur en matière d'art, il aimait passionnément la musique, faisait collection de camées antiques et de ciselures délicates de Benvenuto, recherchait avidement la société des lettrés, des

sectaires, des « novateurs. » Dans quelques excellents portraits de ce roi qui nous ont été conservés, on découvre sans peine, à côté de la bonté, de la générosité proverbiale de la race jagellonienne, la distinction et la grâce exquises des figures privilégiées de la Renaissance, aussi bien que l'allanguissement mélancolique d'un esprit pénétrant qui voyait loin dans l'avenir. Politique éveillé, Sigismond-Auguste avait en effet le sentiment profond des dangers qui déjà se levaient à l'horizon contre la Pologne, encore bien insouciante alors, et on a entre autres de lui une curieuse dépêche qu'il n'est pas inutile de rappeler dans un temps où l'on a vu l'Europe occidentale, aussitôt après la prise de Sébastopol, s'empresser de fournir à la Russie des capitaux et des moyens pour l'exécution de ses grandes lignes ferrées, de ces lignes stratégiques qui supprimeront l'espace, — le seul obstacle que la nature ait opposé jusqu'ici à la « mission » des tsars. Dès le XVIe siècle, l'Angleterre eut la diligence d'envoyer des mécaniciens, des artilleurs et des ouvriers de toute espèce au grand-duc de Moscou, qui n'était autre qu'Ivan le Terrible, — et c'est à cette occasion

que le dernier des Jagellons écrivait à la reine Élisabeth : « Nous répétons à votre majesté que le tsar de Moscou, ennemi de toute liberté, augmente de jour en jour ses forces par les avantages de commerce et par ses relations avec les nations civilisées. Votre majesté n'ignore pas sa cruauté et sa tyrannie. Notre unique espérance repose sur notre supériorité dans les arts et les sciences; mais bientôt, grâce à l'imprudence des princes voisins, il en saura autant que nous... »

Non moins changé est l'aspect des diètes vers le milieu de ce siècle. Ce ne sont plus ces *conventiones* du temps de Ladislas II, sans périodicité, d'un caractère mal défini, d'une autorité problématique, et délibérant « du bien et du profit de l'empire » avec le consentement du prince. Au XVIe siècle, le roi est tenu de convoquer, par les *universaux* (lettres patentes), à des époques fixes, les « nonces » du pays; la représentation nationale est réglée, les pouvoirs de la chambre sont inscrits dans la loi. Le premier jour de la réunion du parlement, on célèbre la messe du Saint-Esprit; le lendemain, après avoir fait le choix de leur « maréchal, » les nonces entrent

dans la salle du sénat, où les attend déjà le roi, assis sur le trône, entouré de ses ministres, des palatins, des castellans et des évêques, membres de la chambre haute. Tous baisent la main du monarque ; le chancelier donne à l'assemblée l'exposé des questions à l'ordre du jour et lui soumet les propositions du gouvernement, après quoi les nonces demandent au roi la permission de se retirer dans la salle de leurs séances particulières. Alors commencent les délibérations animées ; les débats retentissent de sentences et de maximes de liberté, de contrôle et de *self-government* comme on n'en entend guère dans aucun autre pays de l'Europe, car les *communes* de l'Angleterre elle-même sont muettes à cette époque sous la main despotique des Tudors. C'est dans une de ces diètes que le grand-connétable Zamoyski dira tout à l'heure au souverain le fameux *rege, sed non impera*, qui est bien la traduction anticipée de l'adage, « le roi règne, mais ne gouverne pas, » dont se targue comme d'une extrême nouveauté la science politique de nos jours. Et de même dans la question toujours pendante de la presse, c'est Zamoyski encore qui, dès le XVIe siècle,

résumera à peu près tous les arguments à venir par ces remarquables paroles adressées au sénat : « Vous voulez supprimer les écrits déplaisants ? Vous ne ferez qu'aiguiser en leur faveur la curiosité et en hâter la diffusion. César n'a point songé à supprimer le livre déplaisant de Caton : il lui a répondu par un autre livre ; *faites comme César !* Comment ! vous tenez à vos franchises et à vos libertés, et vous voudriez enchaîner la pensée humaine ! Ce n'est pas pour cela que vous êtes ici. Laissez cette triste besogne aux oppresseurs lâches et bornés qui aiment les ténèbres : les hommes libres doivent demander la lumière partout et en tout !... [1]. »

Libre, prospère et puissant vers le milieu de ce XVI[e] siècle, le royaume-uni n'en sent pas moins planer sur lui un malheur immense, irréparable. Sigismond-Auguste n'a point de postérité, la dynastie des Jagellons va s'éteindre avec ce roi, et la Pologne deviendra dès lors une monarchie complétement élective [2]. Rien de plus

[1] Wiszniewski, *Hist. lit.*, VII, 450.

[2] En principe, la Pologne était une monarchie élective

curieux, de plus poignant aussi que de voir dans les écrits du temps l'angoisse fascinante, s'il est permis d'employer une telle expression, qu'exerce sur les esprits à ce moment la perspective d'une royauté élective, d'une couronne mise périodiquement aux enchères des *pacta conventa* toujours nouveaux et des « franchises » sans cesse étendues. L'inconnu, béant comme un gouffre, et qui devait en effet engloutir la nation, épouvante et attire à la fois. On prévoit des dangers terribles, on les redoute ; mais on ne fait rien pour les détourner, et, comme telle grande nation de nos jours, on se laisse entraîner par le cri : *alea jacta est !*... On sent bien mieux l'urgence de régler à temps les rapports avec la Lithuanie, et de dénouer une situation assez compliquée au point de vue du droit. Le grand-duché en effet constituait l'héritage propre de la maison jagellonienne ; ce n'est toujours que par l'union personnelle qu'il était jusque-là demeuré associé à la « couronne : » avec l'extinction de la dynastie commune dispa-

déjà sous les Jagellons ; au décès d'un roi, elle était censée élire son successeur, qui en fait était toujours le grand-duc héréditaire de la Lithuanie.

raissait tout lien légal entre les deux peuples. Sigismond-Auguste tint à honneur de préserver l'avenir au moins de ce côté et de « ne pas se laisser briser l'anneau nuptial d'Hedvige. » Il commença d'abord par céder « à la république et à l'illustre couronne de Pologne » ses droits héréditaires sur la Lithuanie (1564), et tâcha ensuite d'amener les représentations nationales des deux pays à proclamer leur unité parlementaire : travail délicat, épineux même, et dont la grande diète de Lublin était appelée en 1569 à lever les dernières difficultés.

La diète fut ouverte le 10 janvier 1569 avec une solennité extraordinaire. Le pape, l'empereur d'Allemagne, le roi de Suède, le grand-duc de Moscou et jusqu'au sultan et au grand-khan de la Tatarie y avaient envoyé leurs représentants, et dans la longue liste des sénateurs et des nonces on rencontre presque tous les noms célèbres de l'histoire polonaise. Le vice-chancelier du roi, qui avait préparé les travaux de l'assemblée et eut à soutenir presque tout le poids de la discussion au nom du gouvernement, fut un Krasinski, un ancêtre du *poète anonyme*, l'auteur contemporain de

l'*Iridion* et des *Psaumes*[1]. Les débats furent longs, orageux et plus d'une fois prorogés par de véritables *sécessions* de la part des Lithuaniens. Ce n'est pas que ces derniers aient jamais pensé à rompre l'union : elle était indissoluble. Elle était même alors plus que jamais commandée au pays de Gédimin par le voisinage menaçant de ce tsar de Moscou qui s'appelait Ivan le Terrible; mais les Radziwil, les Paç, les Chodkiewicz, les Wollowicz, les opulents magnats lithuaniens en un mot (à l'exception toutefois des princes Czartoryski et des princes d'Ostrog), tenaient à un « particularisme » qui leur assurait une influence prépondérante sur les affaires du grand-duché et une situation exceptionnelle dans le royaume-uni. Moins intéressée que ces potentats d'au delà du Niémen et fanatiquement attachée « aux libertés polonaises, » la petite noblesse lithuanienne redoutait cependant, elle aussi, cette unité parlementaire qui cachait des périls pour une autonomie bien chère à son cœur; ces « enfants de la

[1] Voyez notre étude dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er janvier 1862 : *Le poète anonyme de la Pologne.*

forêt » répugnaient aux engagements parafés et scellés, aux traités et aux parchemins ; ils préféraient s'en rapporter à la « bonne foi, » au « bon sens, » à la tradition jusque-là si efficace. « Il n'y avait pas de parchemins entre nous, disait l'un de leurs orateurs, à l'époque de Grunwald, et cela n'a pas empêché les Polonais et les Lithuaniens de mêler leur sang dans une défense commune et fraternelle. La fraternité n'a point besoin de parchemins pour exister !... » Pourquoi ne pas continuer de vivre comme on a déjà vécu si heureusement pendant deux siècles? Pourquoi ne pas s'en tenir à l'union personnelle et à deux représentations nationales distinctes dans les deux pays, sauf à se réunir en commun dans les moments critiques, notamment pour les élections des rois?... Sigismond-Auguste tint bon contre les assauts faits à son cœur, au nom de ses ancêtres, des souvenirs patriotiques du pays d'Olgerd et de Keystut : l'union personnelle, qui s'était montrée suffisante sous une dynastie héréditaire, devenait un expédient bien précaire et même un danger immense sous le régime d'une monarchie élective. Il y eut des déchirements, des protestations, parfois des

scènes émouvantes. Un jour, Chodkiewicz, le père du héros de Kircholm, tombait à genoux devant le chef de l'état en plein parlement : il suppliait le dernier des Jagellons de laisser au moins à la Lithuanie son sceau antique, le signe de sa souveraineté. « On ne se met à genoux que devant Dieu, » lui répondit Sigismond, et cette parole, sortant de la bouche d'un souverain, est bien curieuse à une époque où partout ailleurs le culte de la royauté touchait à l'idolâtrie. La royauté de Sigismond-Auguste, qui se passait de génuflexions, eut cependant assez de prestige pour vaincre toutes les résistances et subjuguer les volontés les plus récalcitrantes : pas un des sénateurs et des nonces ne refusa sa signature à l'acte final de la diète. Cet acte proclamait l'unité parlementaire des deux nations ; Varsovie devait être désormais le siége de leurs assemblées législatives. De ce moment (11 août 1569) date l'annexion complète de la Lithuanie.

Annexion légitime et honnête s'il en fut jamais ! Elle a été prononcée sous les auspices de la liberté après une épreuve loyale qui a duré près de deux siècles, qui a démontré la compatibilité

des tempéraments, la communauté permanente des intérêts entre les deux associés, les profits immenses enfin que la chrétienté et la civilisation retiraient d'une combinaison politique inaugurée par le baptême de tout un peuple... Même alors pourtant, et l'annexion une fois consommée, la Pologne fut loin de vouloir détruire l'individualité historique du pays de Gédimin; elle ne fit jamais la moindre tentative de le soumettre à cette centralisation absorbante qui est bien toute la pauvre science de notre pompeux « droit nouveau. » La Lithuanie conserva son autonomie en entier : elle eut un ministère propre, une armée distincte, un *statut* spécial adapté à ses besoins et à ses mœurs, et elle garda cette indépendance administrative pendant deux autres siècles, jusqu'à la fin de la république, jusqu'à la constitution du 3 mai 1791. Ce n'est qu'à ce moment, —le moment suprême de l'existence nationale,— que le pays d'au delà du Niémen perdit ses connétables, ses chanceliers et tout l'appareil d'une autonomie religieusement respectée par le royaume de Piast pendant tant de générations. La constitution du 3 mai fut le testament de la

Pologne expirante, et la Lithuanie elle-même à ce moment demanda d'effacer jusqu'à la dernière trace de son « particularisme. » Le royaume-uni descendit dans la tombe avec « l'anneau nuptial d'Hedvige ; » le « lien d'amour » noué à Horodlo ne fut que plus étroitement resserré, et c'est bien alors que l'amour apparut « plus fort que la mort. » Depuis ce temps, les potences de Wilno ont toujours répondu aux gibets de Varsovie...

Certes, les habitants des vallées du Niémen et de la Wilia n'ont pas été ingrats envers ce peuple de Piast qui, au XIVe siècle, leur avait apporté l'Évangile, la civilisation et la liberté. Sans parler des holocaustes sanglants, des tourments indicibles par lesquels ils ne cessent de témoigner jusqu'à l'heure présente de leur attachement à la « foi léchite, » il est juste de rappeler qu'ils ont donné à la patrie commune plus d'un nom illustre, plus d'une gloire nationale : ils lui ont donné des capitaines comme Chodkiewicz, des hommes d'état comme les Czartoryski, des martyrs du droit comme Reytan, des héros légendaires comme Kosciuszko, des poètes comme Mickiewicz. C'est aussi la dynastie lithuanienne, ce

sont les Jagellons qui ont surtout imprimé au royaume-uni sa politique de tout temps loyale, honnête et généreuse, — son plus beau titre à l'estime de la postérité. La Pologne à coup sûr n'est point sans reproches devant le jugement sévère de l'histoire : elle a montré une inertie immense, une insouciance frivole, un laisser-aller honteux dans la conduite de ses affaires intérieures. Elle n'expie que trop cruellement, hélas ! ces fautes indéniables ; mais dans ses relations internationales, dans ses rapports avec les autres états, elle a toujours fait preuve d'un désintéressement, d'une magnanimité presque sans exemple dans les annales de l'Europe. Elle demeura étrangère à la convoitise, pure de tout agrandissement injuste au milieu des rapacités universelles, et alors que ni les occasions ni les moyens ne lui manquèrent pas pour rectifier ses frontières ou s'inventer des missions providentielles. « Pourquoi chercher à dominer plusieurs peuples quand il est déjà si difficile de faire le bonheur d'un seul ? » dit Sigismond le Vieux, le père de Sigismond-Auguste, au moment où on vint lui offrir les deux couronnes de Hongrie et de Bohême,

qu'il refusa. Un successeur des grands-maîtres teutoniques, un ancêtre de Frédéric II, celui que les Prussiens nomment le grand-électeur, écrivait en 1655 à l'empereur Ferdinand III : « La Pologne a toujours préservé l'Allemagne des irruptions des barbares en se jetant au-devant d'eux; elle s'est montrée une voisine commode à tous les états qui l'environnent, n'attaquant et n'opprimant aucun d'eux, contente de ses frontières et laissant à chacun son bien [1]... » Pendant toute son existence en effet, on voit ce peuple défendre constamment le christianisme, la civilisation occidentale contre leurs plus dangereux ennemis, ne demandant rien à l'Europe en échange des services rendus, ne prétendant à aucun salaire, ne s'étonnant même pas de l'ingratitude, étonnant plutôt les politiques, les habiles, par des élans chevaleresques parfaitement en désaccord avec l'intérêt bien entendu. Louis XIV ne comprit rien à l'expédition de Sobieski, à l'empressement que mit la Pologne dans la défense d'un état chrétien qui, la veille encore (sous Jean-Casimir), avait

[1] Pufendorf, *De reb. Frid. Wilh.*, Berol., 1659, p. 266.

médité son partage. C'est que la Pologne a toujours appris à mettre la cause de la chrétienté au-dessus même de sa cause nationale, et à garder dans la lutte aveugle des races et des influences ce « juste milieu idéal, » que l'historien allemand a si bien reconnu chez le fils d'Olgerd. Ce juste milieu idéal, la Pologne ne le garde-t-elle pas encore à l'heure présente, toute terrassée et lacérée qu'elle est? Les dénis de droit à Posen et à Léopol ne lui font pas entreprendre de pèlerinage à Moscou; de ses mains défaillantes et meurtries, elle s'efforce de tenir la balance toujours égale entre les aspirations légitimes du monde slave et les intérêts encore plus sacrés de la civilisation véritable. Aujourd'hui comme pendant les siècles passés, elle continue de défendre les Slaves et l'Allemagne contre la barbarie orientale : elle lutte par ses convulsions, par son agonie, et ne fût-ce que par l'exemple effrayant de ses tortures. Les conseils ne manquent pas à ce Job des nations de « maudire ses dieux et de vivre; » il ne prononce pas le blasphème, il reste sur le grabat, fidèle à la religion du devoir. Le triomphe croissant de l'iniquité n'ébranle pas son

culte pour le droit, et en présence des annexions qui se font de nos jours, il rappelle avec une fierté légitime le baptême de Cracovie; il pense aussi avec le naïf parlement de Horodlo que « l'amour seul fait des unions durables. »

SOMMAIRES

UN HISTORIEN CONTEMPORAIN........................ 9.

CHAPITRE PREMIER. — LES DERNIERS PAIENS DE L'EUROPE.

Le monde au XIV[e] siècle. — La dernière limite de l'extrême Occident. — Un pays sans soleil. — Les *Sarrasins du nord*. — Mœurs, religion et civilisation des Lithuaniens. — Les deux fils de Gédimin. — Desseins politiques d'Olgerd. — Vie chevaleresque de Keystut. — Avénement de Jagello................................ 23

CHAPITRE II. — L'ORDRE TEUTONIQUE ET LE BAPTÊME D'UN PEUPLE.

Le saint-empire. — Le *far-est* des Germains au moyen âge. — Projets allemands sur la Hongrie, la Pologne et la Lithuanie. — L'ordre teutonique à Marienbourg. — Le grand-maître Zollner de Rotenstein. — La reine Hedvige au château de Wawel. — Le duc Guillaume d'Autriche. — La « scène du guichet. » — Jagello à Cracovie. — — Les trois sacrements. — Conversion de la Lithuanie.

CHAPITRE III. — LA GRANDE GUERRE.

Double siége de Wilno. — Fausse situation de l'ordre teutonique. — Le grand-maître Conrad de Wallenrod. —

Mission chrétienne du royaume des Jagellons. — Hedvige et Witold.—Le roi Ladislas II et « son juste milieu idéal. » — Mort d'Hedvige. — Politique bourgeoise du grand-maître Conrad de Jungingen. — Avénement du grand-maître Ulric de Jungingen. — La *grande guerre.* — La bataille de Grunwald.

CHAPITRE IV. — DEUX DIÈTES.

Le *parlement* de Horodlo. — Lente initiation de la Lithuanie. — L'entrée dans le *Blason.* — Autonomie du grand-duché. — Le premier et le dernier des Jagellons. — Diète de Lublin. — Annexion définitive.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Études de diplomatie contemporaine, les cabinets de l'Europe, 1863-1864. 1 vol. grand in-8°. Paris, 1866.

Le Congrès de Moscou et la propagande panslaviste, br. in-8°. Paris, 1867.

Les préliminaires de Sadowa, br. in-8°. Paris, 1868.

Souvenirs d'un Sibérien, par RUFIN PIOTROWSKI, trad. du polonais par JULIAN KLACZKO. 1 vol. in-18. Paris, 1863.

Paris. — Typ. Rouge frères, Dunon et Fresné, r. du Four-St-Germ., 43.